

(P)

075
V.6
SMRS

PR
2235
.046
E82
1.854
V.6

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

EN VENTE.

Le Baron La Gazette.	5 vol.
Mademoiselle de Cardonne.	3 vol.
Aventures du Chevalier de Pampelonne.	5 vol.
Les Prétendants de Catherine.	5 vol.
Le Bout de l'oreille.	7 vol.
La Tour de Dago	5 vol.
Un Ami diabolique	3 vol.
Le Légataire	2 vol.
Les Péchés mignons	5 vol.
Médine	2 vol.
La Marquise de Candeuil	2 vol.
Les derniers Kerven.	2 vol.

Ouvrages du Marquis de Foudras.

EN VENTE.

Un Drame en Famille	5 vol.
Un Grand Comédien.	3 vol.
Le Chevalier d'Estagnol	6 vol.
Diane et Vénus	4 vol.
Madeleine Repentante (<i>suite du Caprice</i>).	4 vol.
Un Capitaine de Beauvoisis.	4 vol.
Jacques de Brancion	5 vol.
Les Gentilshommes chasseurs	2 vol.
Le Capitaine La Curée.	4 vol.
Les Viveurs d'autrefois	4 vol.
Les Chevalliers du Lansquenet	10 vol.
Madame de Miremont	2 vol.
Lord Algernon (<i>suite de madame de Miremont</i>).	4 vol.
La comtesse Alvinzi	2 vol.
Lilla la Tyrolienne (<i>épuisé</i>).	4 vol.
Tristan de Beauregard (<i>épuisé</i>).	4 vol.
Un Caprice de grande dame (in-18)	3 vol.
Suzanne d'Estouville (in-18)	2 vol.

Ouvrage d'Alexandre Dumas.

LA COMTESSE DE SALISBURY.

6 volumes in-8.

On vend séparément les derniers volumes pour compléter la première édition.

LES ÉTAPES
D'UN
VOLONTAIRE

6

MOINE ET SOLDAT.

PAR

PAUL DUPLESSIS.

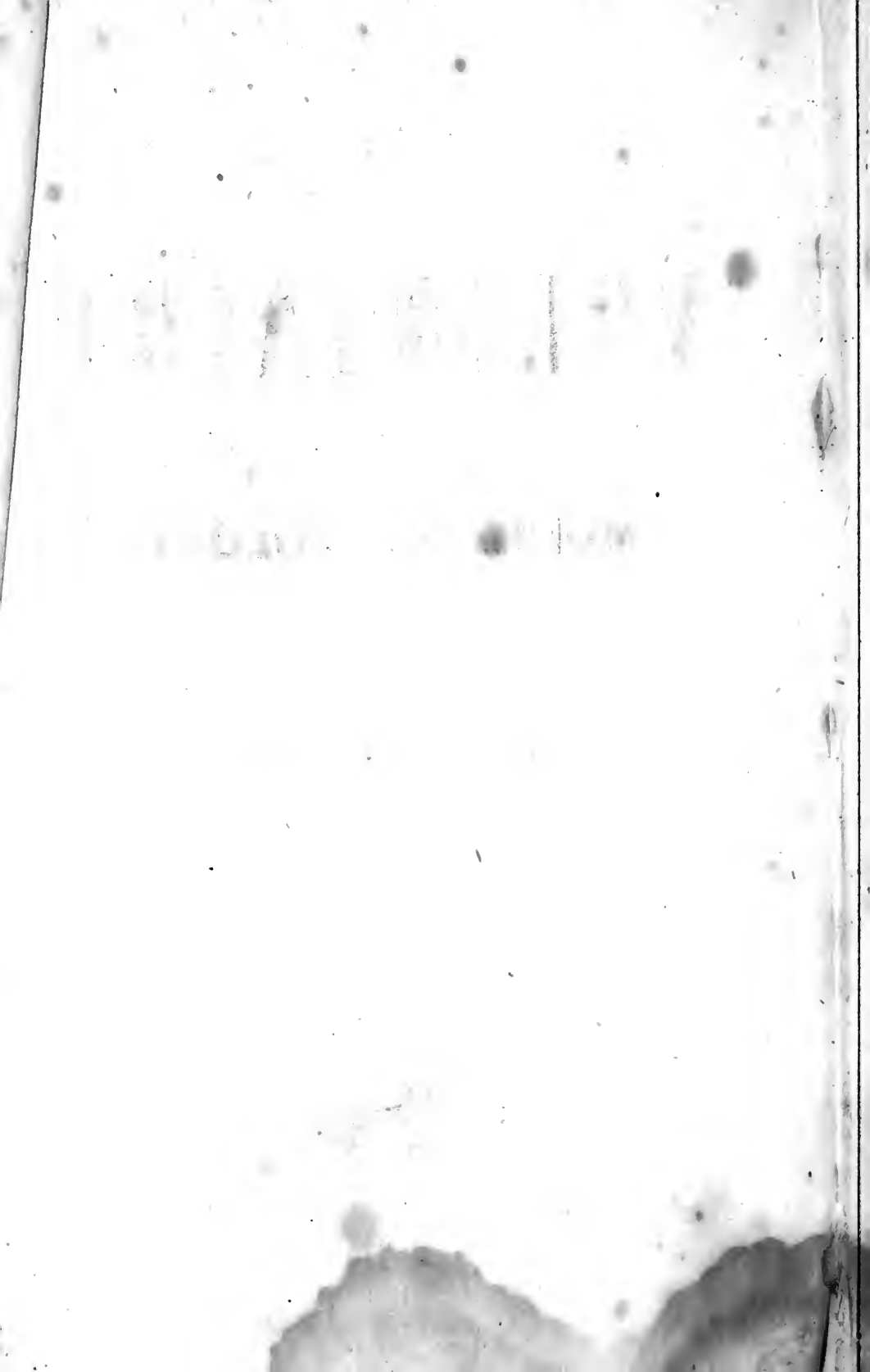
6 - 2



PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1854



CHAPITRE XII

Je compris donc de suite, en apercevant le jeune homme à l'air sérieux et hautain, que ce malheureux était ma victime; néanmoins, comme ma dignité blessée et ma faim non encore assouvie se trouvaient

d'accord pour me pousser à la résistance, je restai impassible et fis une fort belle contenance.

— Savez-vous, citoyen, me dit l'hôtesse en se calmant un peu à la vue de mon sangfroid ; savez-vous, citoyen, que vous vous êtes bien pressé.

— Citoyenne, je n'aime pas laisser refroidir les dîners.

— C'est que ce dîner n'avait pas été préparé pour vous !

— A vous parler franchement, je ne

vous cacherai pas que je commence à le croire.

— C'est le dîner du citoyen commissaire du salut public que vous avez mangé.

— Eh bien, répondis-je en tournant les yeux vers le jeune homme, le citoyen mangera le mien !

— Ne savez-vous donc pas ce que c'est qu'un commissaire du salut public !... s'écria l'hôtesse avec emphase.

— Parfaitement, répondis-je en riant.

— Voici ma commission, dit alors le jeune homme en tirant de son portefeuille une longue patente, en tête de laquelle était gravé un grand œil rayonnant, qui tenait le moitié de la page.

— Je n'ai jamais prétendu que vous n'étiez pas en règle, lui répondis-je en me préparant à découper une perdrix.

Le commissaire du salut public, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, voulut s'emparer de la chaise où j'avais accroché mon sac et mon sabre.

— Ne touchez pas à cela, morbleu ! m'écriai-je, ou je vais me fâcher !

Ce dernier trait d'audace me donna la victoire : le commissaire s'arrêta et resta immobile.

Toutefois, ne voulant pas pousser plus loin mes avantages, car cela eût pu mal tourner pour moi, je repris presque aussitôt d'un air gracieux :

— Je suis susceptible sur le point d'honneur, comme doit l'être tout militaire qui se respecte, mais au demeurant, je ne passe pas, quoique un peu vif, pour un mauvais garçon ; si vous voulez vous contenter de ce j'appelle mon dîner, parce que je le mange, et de ce que la citoyenne hôtesse appelle votre dîner, parce que vous deviez le manger, faites apporter

une chaise et asseyez-vous à mes côtés, nous partagerons ce qui reste en frères. J'attends votre réponse, n'oubliez point que je vais vite en besogne.

Le citoyen commissaire du salut public, un moment abasourdi de ma manière leste d'agir avec un aussi important personnage qu'il l'était, se dépouilla de sa morgue et me remercia de mon offre.

On lui apporta aussitôt une chaise, et il prit place en face de moi.

Grâce à un plat d'asperges et de poissons, que l'hôtesse gardait en réserve et

qu'elle sacrifia à la solennité de la circonstance, mon compagnon de table n'eut pas trop à se plaindre et se déclara bientôt satisfait.

Quant aux vins, comme nous en avions à discrétion et qu'ils étaient excellents, nous en prîmes tout à notre aise. Le lecteur n'aura donc pas à s'étonner, qu'une heure plus tard, le commissaire et moi étions les meilleurs amis du monde.

— Avouez, camarade, lui dis-je, que vous m'auriez mené fort lestement si je n'avais pas connu un peu le métier!...

— Je l'avoue, me répondit-il, mais j'ai

compris de suite à votre façon d'agir, que vous n'étiez pas ce que vous semblez être au premier abord, c'est-à-dire un pauvre diable d'adjudant en congé de convalescence!...

— Mais vous avez tort... je vous proteste...

— Allons, trêve de modestie et de discrétion. Je sais à présent parfaitement à quoi m'en tenir sur votre compte, cher collègue... Oui, en effet, vous connaissez parfaitement le métier. Une seule chose m'étonne dans votre conduite: pourquoi, au lieu de vous traîner aussi péniblement à pied comme vous le faites, n'allez-vous pas à cheval?

— Ah ! que vous êtes jeune, cher ami ! m'écriai-je en souriant d'un air mystérieux ; car je commençais à comprendre l'erreur dans laquelle tombait le commissaire du salut public, et je n'étais pas fâché d'en profiter.

— Oui, je suis jeune, répéta-t-il démonté par mon aplomb, mais ce n'est pas là répondre à ma question. Pourquoi, je vous le répète, parcourez-vous les grandes routes à pied et le sac sur le dos, tout comme si vous étiez un fédéraliste mis hors la loi ?

— Pourquoi, cher ami ? mais parce que je suis très observateur de ma nature ! Vous ne comprenez pas. Trouvez-vous

donc que pour bien voir et pour bien entendre, il faille être juché sur un cheval ou enfermé dans une chaise de poste? Quant à moi, j'ai cru jusqu'à ce jour, que mon obscurité, en éloignant de moi tout soupçon et en ne donnant aucun ombrage, m'aiderait mieux dans mes études de mœurs, qu'un train fastueux et qu'un titre imposant, mais qui me tiendrait en défiance!

— Ah! j'y suis, j'y suis! Collègue, vous êtes, j'en conviens, un homme d'une rare adresse. Je n'ai plus besoin d'aucune explication. Dites-moi, je parie que c'est par ce rusé matois de Billaut de Varennes que vous êtes envoyé.

— Non, vous vous trompez, ce n'est pas Billaut qui...

— Alors c'est par Couthon, avouez-le !

— Pas davantage. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit : que je suis un philosophe, un observateur ; que j'aime les études de mœurs à la passion, et que je ne remplis aucune mission du gouvernement.

— De la discrétion entre collègues ! Après tout, si c'est dans vos instructions, vous avez raison d'en agir ainsi que vous le faites, et je dois affecter de vous croire ! N'importe ! je parierais que vous jouez un

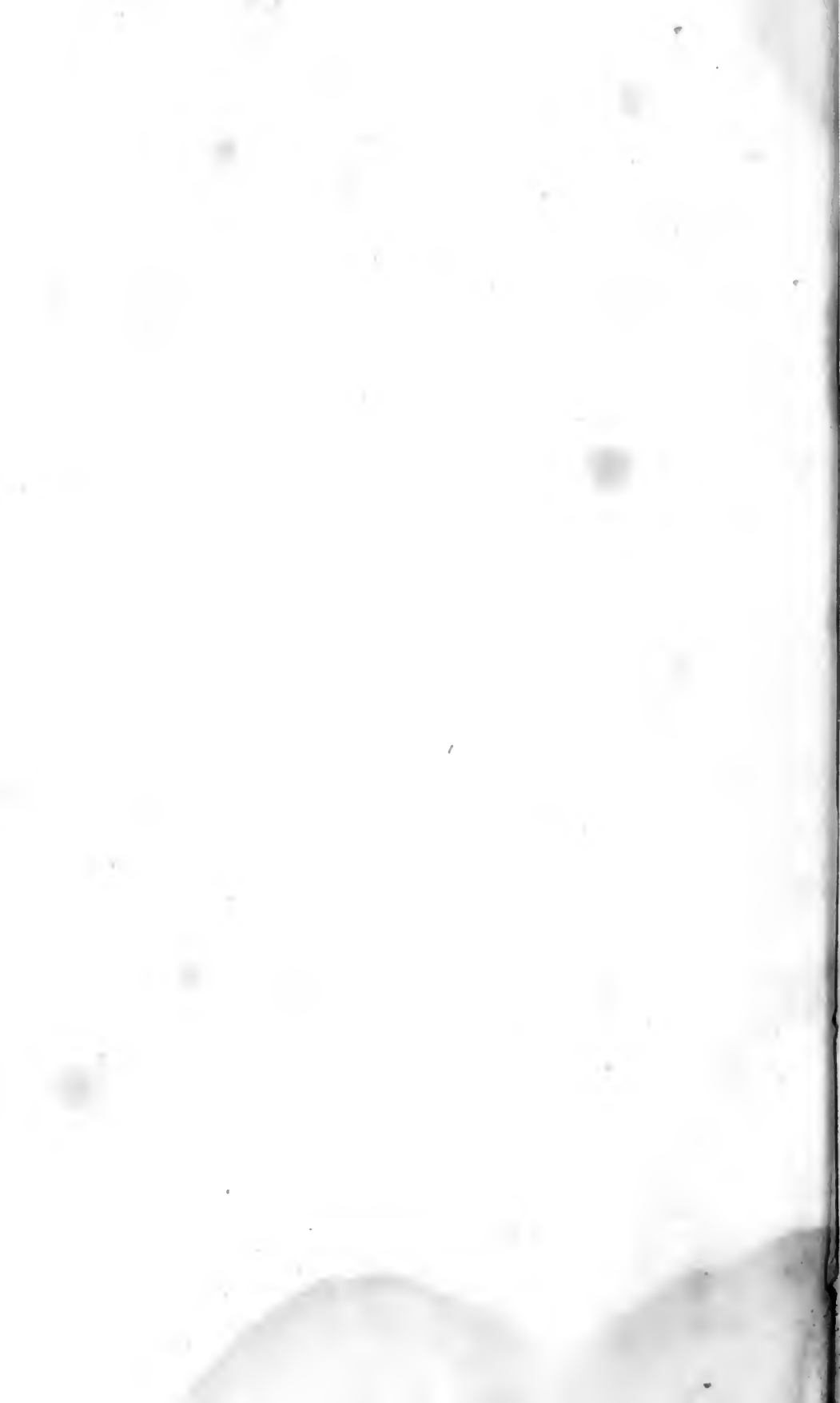
rôle important et que vous êtes initié à bien des secrets.

— Pas le moins du monde. Je devine quelquefois ce que l'on voudrait me cacher, voilà tout.

— Et devinez-vous le sujet de ma mission ? me demanda lentement mon interlocuteur en me regardant d'une singulière façon.

— Peut-être bien. Je me figure que la surveillance qui vous est confiée est d'un intérêt majeur. Opinion des agents nationaux, des districts et des grandes communes ; arrestations à proposer ; ordres

verbaux et secrets à porter aux représentants du peuple ! Quant au prétexte plausible que vous mettez en avant pour motiver votre mission, ce doit être l'inspection des salpêtres et des charrois...



CHAPITRE XIII

A mesure que je parlais, je remarquais qu'un changement notable s'opérait dans l'expression de la physionomie de mon compagnon de table : quand je me tus, il me salua avec une grande politesse et, d'une voix émue :

— Citoyen, me dit-il, j'ignore tout à fait qui vous êtes ; toutefois, si l'on vous interroge sur mon compte, j'aime à croire que vous voudrez bien ne pas oublier que je suis tout dévoué à la République, et que nous avons, vous et moi, partagé le pain et le sel.

A cette réponse, qui me montra jusqu'à quel point le commissaire du salut public prenait au sérieux la qualité de collègue qu'il m'avait donnée, j'eus toutes les peines possibles à ne pas éclater de rire ; cependant, comme ma gaîté eût pu avoir pour moi de très fâcheuses conséquences, je parvins à garder mon sérieux.

Lorsqu'une heure plus tard mon col-

lègue dut remonter dans sa chaise de poste, il me donna auparavant une chaleureuse poignée de main en me priant de ne pas oublier, si j'avais jamais besoin de lui, qu'il serait toujours mon tout dévoué serviteur.

Le lendemain matin, je me disposais à me remettre en route, lorsque je reçus la visite du maire de Saint-Cunat. Ce fonctionnaire m'aborda avec toutes les marques d'une profonde déférence, et me saluant humblement :

— Citoyen, me dit-il, j'espère que vous voudrez bien honorer de votre présence le banquet civique que doit donner aujourd'hui la municipalité en votre honneur.

— Que m'apprenez-vous là ! Quoi ! la municipalité donne un repas pour moi ? Mais c'est impossible !...

— Citoyen commissaire extraordinaire du salut public...

— Que me chantez-vous là ! Je ne suis pas et je n'ai jamais été chargé de semblables fonctions !... Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un simple sous-officier en congé...

— Oui, je sais, citoyen !... Je comprends ! Ne craignez rien, nous respecterons votre incognito !

— Mon incognito ! que le diable vous emporte ! Je refuse.

— Mais, citoyen, s'écria le maire d'un air de comique désappointement, les ordres sont donnés, le repas est commandé ! Votre refus va plonger le bourg dans la douleur ! Il est impossible que vous nous teniez rigueur. Au reste, je dois vous avertir qu'une députation est déjà nommée pour se rendre auprès de vous pour vous remercier de votre acceptation.

— Ah ! il y a une députation de nommée ! Il ne manquait plus que cela ! Eh bien, citoyen maire, promettez-moi que cette députation ne viendra pas me trouver et je m'engage à assister au banquet...

— Oui, je comprends, votre incognito !

— Vous comprenez tous ici. N'importe ! Seulement, retenez bien, je vous prie, la déclaration formelle et solennelle que je vous fais à présent, que je suis tout simplement un adjudant en congé de convalescence, et que je ne possède aucun autre titre.

Le maire sourit d'un air fin et s'engagea à rendre compte de ma déclaration devant qui et quand je voudrais.

Cette précaution prise, et ne redoutant plus, pour l'avenir, d'être accusé de m'être approprié un titre qui ne m'appartenait

pas, je résolu de profiter de l'erreur où l'on était à mon égard, et de jouir des hommages que l'on me prodiguerait.

L'hôtesse de l'auberge à qui je demandai la permission de conduire ses deux filles au banquet civique, éprouva un tel saisissement à la perspective de l'honneur qui allait rejaillir de ce fait sur sa famille, qu'elle ne put trouver d'expressions assez fortes pour me prouver sa reconnaissance et se mit à faire semblant de pleurer.

C'était à environ cinq minutes de marche du bourg, sur une plate-forme tapissée de mousse et ombragée par une rangée d'oliviers, que devait avoir lieu le festin.

Lorsque j'arrivai, je trouvai toute la population du bourg, revêtue de ses habits de fête, qui m'attendait. Mon apparition fit sensation, et le maire s'avança aussitôt à ma rencontre pour me conduire à la place d'honneur qui m'était indiquée, c'est-à-dire au milieu d'une table qui s'élevait, solitaire, au centre de la plate-forme.

— Citoyen maire, lui dis-je gravement, la République repousse toute distinction et veut l'égalité. Ne vous semble-t-il pas convenable de faire disparaître cette table, qui porte atteinte à ce sentiment? Est-il donc convenable que nous soyons assis, tandis que nos concitoyens sont couchés sur la terre!...

— Vous avez raison, illustre commissaire, me répondit le maire en rougissant ; vous allez être obéi.

En effet, la table fut aussitôt enlevée, et le banquet commença.

Je ne me rappelle pas avoir assisté, de ma vie entière, à un spectacle aussi grotesque que celui que je vis alors !

Qu'on se figure près de cent cinquante personnes étendues, à l'instar des Romains sur le gazon, et se donnant toutes les peines du monde pour paraître à leur aise.

Les couverts et les serviettes manquant, il faisait beau voir les doigts des convives plonger dans les plats liquides, tandis que le brouet montrait leur visage ! Et puis, à chaque instant, c'étaient des soupières renversées par les pieds des voisins placés au-dessus de vous, des cris poussés par les jeunes filles dont les toilettes avaient à souffrir de ces accidents, des gémissements des vieillards que leurs rhumatismes empêchaient de se tenir dans cette position verticale, enfin un pêle-mêle et une confusion dont on ne peut se faire une idée, et qui eût à coup sûr inspiré le crayon de Callot.

J'avais pour voisin, je ne dirai pas de table, mais bien de gazon, un homme

dont la figure fine, l'air moqueur et les yeux intelligents m'avaient frappé. Je compris qu'il était supérieur à tous ceux qui l'entouraient et qu'aucun des ridicules de cette fête burlesque ne lui échappait. Je résolus de lier conversation avec lui.

— Citoyen, lui dis-je, je devine à l'épanouissement de votre visage, la joie patriotique qui inonde votre cœur ; vous êtes heureux d'assister à cette communion fraternelle !

— Le fait est, citoyen, me répondit-il, que je m'amuse beaucoup.

— Ce banquet civique est-il donc le premier auquel vous ayez assisté ?

— Oh! du tout! Je suis trop curieux d'étudier les mœurs de notre époque pour manquer aucune occasion d'observer, me répondit-il. Je suis de toutes les fêtes, de toutes les séditions, de tous les rassemblements, et quand le temps est au repos je tâche de provoquer la tempête...

— Voilà un aveu, prenez garde, qui ne prouve pas en faveur de votre patriotisme!

— Pourquoi donc? on a pillé d'abord, puis incendié ensuite mon château et j'ai applaudi à cette justice populaire, car on m'a prouvé que j'étais un tyran; on m'a dit plus tard que l'aristocratie était une monstruosité, que nous étions tous égaux,

et je n'ai pas réclamé en voyant les carmagnoles sales et déguenillées traiter les habits propres avec un superbe mépris ; on m'a soutenu que nous étions libres, et je n'ai pas prétendu le contraire, quoique les prisons regorgent de détenus ; en un mot j'ai accepté sans réclamer toutes les idées, toutes les légèretés du nouvel ordre de choses. Vous conviendrez que c'est bien le moins qu'après avoir montré une telle docilité et une telle déférence pour l'opinion des autres, il me soit permis de me passer quelques fantaisies ; or, ma fantaisie, à moi, c'est d'étudier de près le bonheur de ceux qui nous ont rendus libres ; aussi ce banquet civique est-il pour moi plein d'attraits.

L'ironie qui perçait dans la parole de

mon voisin [était tellement visible, qu'il me fut impossible de ne pas la remarquer.

— Savez-vous, citoyen, lui répondis-je, que vous vous exprimez devant moi, et sans savoir qui je suis, avec une franchise imprudente dont je pourrais bien abuser?

— Bah ! me dit le singulier personnage en haussant les épaules, me croyez-vous donc, parce que j'ai cru à la liberté, tellement dénué de sens et de raison que je ne sache pas à qui je m'adresse. Je vous connais parfaitement.

— Vous me connaissez ! voilà qui me semble assez curieux. Qui suis-je ?

— D'abord, cher monsieur, me dit mon interlocuteur en baissant la voix et approchant sa bouche de mon oreille, vous n'êtes pas un commissaire du salut public, comme tous ces imbéciles le pensent! Ensuite, je crois pouvoir ajouter que vous n'êtes pas non plus un homme de violence!

— Et qui vous donne cette opinion de moi?

— Il m'est très facile de répondre à cette question. D'abord..... mais voici une brigade de gendarmerie qui s'avance de notre côté, s'écria mon interlocuteur en s'interrompant; peut-être me cherchent-

ils... Que m'importe ! je vous assure que je ne crains nullement la guillotine !

L'arrivée de cette brigade de gendarmerie que mon voisin de table venait d'apercevoir et de m'annoncer, ne laissait pas que de m'inquiéter assez vivement : je savais que les gendarmes, ces grands sceptiques de la vie humaine, qui voient partout des coupables, se laissent prendre difficilement aux apparences, et je craignais que, sans respect, pour ma dignité, ils n'exigeassent de moi, en apprenant que j'étais un commissaire du salut public, mon passeport et ma commission. Heureusement que cette brigade dont la vue me déplaisait tant, était à la poursuite de plusieurs réfractaires ; le maréchal-des-

logis qui la commandait, après avoir bu, sans descendre de cheval, un verre de vin que lui offrit le maire, et demandé à la hâte quelques renseignements, donna presque aussitôt à ses hommes l'ordre de se remettre en route.

— Ce n'est pas encore pour cette fois, à ce qu'il paraît ? me dit mon voisin de table avec un grand sangfroid et sans montrer aucune émotion.

— Vous êtes donc à même de pouvoir être arrêté ? lui demandai-je.

A cette question l'inconnu éclata de rire.

— J'admire vraiment votre naïveté —
me répondit-il — est-ce que, par le temps
de folie furieuse et de tyrannie insensée
qui court, tout homme qui prononce qua-
tre mots ou bien qui reste une journée
entière sans parler, n'est pas coupable?
Au reste, j'ai déjà été, en ma qualité de
ci-devant, arrêté deux fois.

— Et vous êtes parvenu à vous évader
de prison ?

— Du tout : on m'a toujours relâché !
Pourquoi ? Je l'ignore ! Probablement
parce que je n'ai jamais tenté aucune dé-
marche et qu'il m'était indifférent d'être
ou de ne pas être guillotiné ! J'ai remarqué
que, quand un homme dans une mauvaise

position s'en remet philosophiquement au hasard du soin de défendre ses intérêts et de le tirer d'embarras, le hasard s'acquitte généralement beaucoup mieux de ce soin que ne le ferait l'homme lui-même. Ce qui est écrit doit s'accomplir !

— Vous êtes fataliste, à ce que je vois !
Puis-je vous demander, car je ne vous cacherai pas que l'originalité de votre esprit excite ma curiosité, ce que vous avez été jadis et ce que vous êtes maintenant ?

— Jadis je me nommais le marquis de H*** et je faisais de l'opposition à la cour ; aujourd'hui on m'appelle le citoyen Gracchus et je suis vétérinaire!...

Ma conversation avec le citoyen Grachus, ex-marquis de H***, fut interrompue en ce moment par un chant patriotique que les convives entonnèrent avec une énergie rare : comme rien ne motivait cet enthousiasme je dus l'attribuer à la peur. Chaque convive tenait à prouver qu'il était enchanté d'avoir assisté au banquet civique : je remarquai que ceux dont les vêtements annonçaient une certaine aisance, et qui, par conséquent, avaient le plus à perdre, criaient le plus fort. J'ai souvent été, dans différentes circonstances, à même de renouveler cette observation.

Le banquet terminé, nous nous levâmes de dessus le gazon et un bal cham-

femmes et de jeunes filles qui composaient l'auditoire.

— Voilà de braves gens, me dit mon compagnon ; il est probable qu'ils finiront tôt ou tard par être guillotins !

Le lendemain, dans l'après-midi, nous arrivâmes à Avignon. Mon premier soin fut de me rendre chez mon ancien hôte, le brave Marcotte ; mais à ma grande surprise, je trouvai sa maison déserte et abandonnée.

Je me retirais assez désappointé, lorsqu'un libraire, qui demeurait en face, m'appela :

— Citoyen adjudant, me dit-il en me faisant entrer dans sa boutique, n'êtes-vous pas ce même militaire qui a demeuré assez longtemps chez Marcotte ?

— Vous ne vous trompez pas ! Mais qu'est donc devenu mon ancien hôte ?

— Hélas ! le pauvre homme est en fuite !

— En fuite ! et pourquoi donc, je vous prie ?

— Mais parce que son cousin Pistache-Carotte l'a dénoncé au comité de salut public !

— Que m'apprenez-vous là ! Au fait une pareille infamie, venant de Pistache, ne doit pas m'étonner !...

— Dame ! le citoyen Pistache-Carotte aimait la fille de son cousin, la jolie Mathilde, et comme celle-ci ne répondait pas à sa passion, il en est résulté que le père Marcotte s'est vu métamorphosé tout à coup en un conspirateur dangereux...

— Je reconnais bien là les moyens qu'emploie cet infâme Pistache ! Ma foi, tant pis, quoique cette affaire ne me regarde pas, je n'en profiterai pas moins de mon séjour à Avignon pour exprimer de nouveau au Pistache le mépris profond

qu'il inspire. Savez-vous s'il demeure toujours au même endroit ?

— Citoyen , me répondit le libraire après avoir regardé autour de lui si personne ne pouvait l'entendre, si j'ai un conseil à vous donner c'est celui de repartir au plus vite d'Avignon ; l'on ne vous a donc pas écrit ce qui s'est passé ici, à votre sujet, après votre départ...

— Non, je n'ai reçu aucune lettre !

— Eh bien , sachez , citoyen , que vous avez été dénoncé au comité révolutionnaire comme étant le complice et l'agent de plusieurs émigrés et fédéralistes. L'on

à même demandé votre mise immédiate en accusation et votre arrestation.

Cette nouvelle, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me causa, je ne le cacherai pas, une certaine émotion.

— Et comment le comité révolutionnaire a-t-il accueilli cette dénonciation? demandai-je au libraire avec vivacité.

— Il s'est trouvé un citoyen qui a pris votre défense, en prétendant qu'il y avait lâcheté à accuser un homme qui combattait les satellites des tyrans, et dont le sang coulait peut-être en ce moment même pour la patrie ! Ces paroles ayant soulevé

des applaudissements, le comité révolutionnaire a passé à l'ordre du jour. N'importe, je crois, je vous le répète, que vous feriez sagement en vous éloignant au plus vite d'Avignon.

Je remerciai le libraire de son renseignement et lui promis de suivre son conseil. En effet, je partis le soir même à la tombée de la nuit.

Le surlendemain, il était près de huit heures du soir lorsque nous arrivâmes, le marquis de H*** et moi, au petit village de Remoulins.

— Mon cher Gracchus, dis-je à mon

compagnon, à présent que me voici sur vos domaines, je m'en rapporte à votre connaissance des lieux pour me procurer un gîte et un souper.

— Ni l'une ni l'autre de ces choses ne vous manqueront, me répondit-il, je m'engage même à vous faire voir une excellente compagnie.

— Ah bah ! et où donc la trouverai-je cette excellente compagnie ? au club ?

— Non pas, mais au cabaret ! Suivez-moi en toute confiance.

Un quart d'heure plus tard j'entrai dans

une misérable auberge dont l'apparence délabrée me fit frémir en songeant que j'étais à jeûn.

Dans la salle commune où nous pénétrâmes, le marquis de H*** et moi, se tenait déjà une réunion composée d'une dizaine de personnes : jamais je ne vis gens plus déguenillés.

— Est-ce là cette bonne société dont vous m'avez parlé? dis-je au marquis.

— Mais oui, c'est elle.

Vraiment ! répondis-je en riant de la mystification ; au fait, j'oubliais que vous

êtes un original et un philosophe. Voulez-vous me présenter à vos honorables amis?

— Volontiers, me dit mon compagnon, qui, me prenant avec beaucoup de sérieux par la main, me conduisit devant un petit vieillard tout rachitique, et élevant la voix :

— Vicomte de F***, j'ai l'honneur de vous présenter mon excellent ami, le citoyen Alexis.

Le mendiant, car, à en juger par le costume du vieillard, cet homme devait en être réduit pour vivre, à faire appel à la

charité publique ; le mendiant, dis-je, se leva aussitôt de dessus le banc de bois où il était assis et me saluant avec une extrême politesse :

— Je suis heureux et flatté, monsieur, de faire votre connaissance, me répondit-il, car du moment où vous êtes l'ami de notre excellent marquis de H***, vous ne pouvez manquer, comme au reste tout l'indique dans vos manières et dans votre langage, d'être un parfait gentilhomme.

J'avoue qu'à ces paroles, prononcées avec une grande aisance et beaucoup de dignité, je fus surpris et manquai de présence d'esprit pour répondre. Toutefois, je m'inclinai gravement devant le salut du

mendiant, ou, pour être plus exact, du vicomte.

— Si vous le voulez, mon cher ami, me dit alors mon singulier compagnon en comprimant avec peine un sourire narquois, je vais avoir à présent l'honneur de vous présenter à la duchesse d'O*** dont le nom ne doit pas vous être inconnu!

— Cher ami, m'écriai-je en riant, je trouve la mystification assez plaisante, mais si elle se prolongeait par trop, elle perdrait de son sel. Croyez-moi, occupons-nous plutôt du souper!

— Mais je ne plaisante nullement, reprit le marquis sans rien perdre de son

sérieux. Voulez-vous, oui ou non, je vous le répète, que je vous présente à la duchesse d'O***.

— Vraiment, à votre gravité je ne sais plus que croire ! Eh bien, oui, présentez-moi !

— Je dois vous avertir, reprit mon compagnon en baissant la voix, que, quoique la duchesse soit une femme distinguée, tant sous le rapport de la naissance que sous celui de l'éducation, elle est en ce moment réduite à une telle gêne, que si je vous présente, elle vous adressera sans doute une demande d'argent ! Après tout, avec une pièce de vingt ou de trente

sous vous la rendrez la plus heureuse des femmes !

— Je me risque, allons !

Ce fut dans un des coins le plus obscurs du cabaret que me conduisit le marquis ; j'aperçus, assis sur un tabouret et à moitié cachée par l'ombre, une vieille femme de soixante-cinq à soixante-dix ans dont l'immobilité ressemblait à celle d'une statue.

— Chère duchesse, dit alors mon compagnon en s'adressant, avec un ton de respect qui ne pouvait être joué, à la pauvre vieille femme, j'ai pris la liberté de vous amener un de mes bons amis qui

désire vivement avoir l'honneur de faire votre connaissance.

Je croyais rêver.

A la façon dont la vieille mendiante, après que je lui eus été présenté, selon toutes les règles de l'étiquette, se leva de dessus son tabouret et me fit une révérence, je ne pus mettre plus longtemps en doute qu'elle n'eût vécu en effet à la cour, et qu'elle ne fût la duchesse d'O***

— Mon Dieu, monsieur ! me dit-elle en souriant avec mélancolie, je devine, à votre étonnement, que vous ne pouvez vous expliquer par quelle suite d'événements et de complications étranges je suis descen-

due à l'état d'abjection et de misère dans lequel je me trouve aujourd'hui. Jetez les yeux autour de vous ; observez les incroyables métamorphoses, les monstrueux changements qui se sont faits en France, et ma position actuelle ne vous surprendra plus ! Au reste, mon histoire est des plus simples : Gravement malade lorsqu'éclata la révolution, je ne pus suivre mes amis à l'étranger, et je dus me trouver encore trop heureuse que le dévouement d'une pauvre vieille femme, que je ne connaissais même pas, et qui était attachée depuis de nombreuses années à la buanderie de mon château, me vint en aide.

Hélas ! à peine ma protectrice, car,

comme vous le voyez, j'en étais réduite à n'avoir pour tout appui que la générosité d'une pauvre vieille infirme ; — à peine, dis-je, ma protectrice venait-elle de me sauver de la fureur de messieurs les patriotes qui pillèrent mon château, qu'elle mourut elle-même.

Comment ai-je vécu depuis lors ! vraiment je l'ignore. Il paraît que l'on me fait de temps en temps de légères aumônes. Du moins, c'est là ce que prétend mon intendant.

— Comment cela votre intendant, duchesse ?

— Le fait est que ce mot doit résonner

d'une façon bien ridicule dans ma bouche, reprit la vieille duchesse en souriant; que voulez-vous, c'est une habitude du temps passé. Comme jamais de ma vie je ne me suis occupé de mes affaires, j'appelle mon intendant le brave homme qui veut bien soigner mes intérêts aujourd'hui. Tenez, le voici justement qui rentre.

Je tournai aussitôt les yeux vers la porte, et j'aperçus un petit homme maigre, aux épaules voûtées, à la carmagnole usée jusqu'à la corde.

— Eh bien! monsieur Férules, lui dit la duchesse d'O***, nous apportez-vous quelque heureuse nouvelle?

— Aucune, hélas! madame la duchesse, répondit le petit homme en s'inclinant profondément devant la vieille femme.

— Monsieur l'officier, reprit la duchesse en se retournant vers moi, je vous présente l'ancien précepteur de mes enfants!... Je vous demande bien pardon de ne pas vous dire son nom véritable, mais je ne l'ai j'amaï su!... Mes enfants l'appelaït Férules, et ce sobriquet lui est resté...

— C'est trop d'honneur que vos enfants ont bien voulu me faire, ma bonne duchesse, répondit avec douceur l'ex-précepteur. Cependant je me suis permis de vous rappeler peut-être un million de fois

depuis une dizaine d'années, que mon vrai nom est Durand...

— C'est vrai. Mais, voyez-vous, mon ami, Durand, Dubois, Lefèvre, toutes ces sortes de noms-là se confondent tellement dans mon esprit, que je ne sais plus au juste, lorsque j'ai besoin de vous appeler, quel est le nom que vous portez. Férules, au contraire, me reste on ne peut mieux dans la mémoire... Ainsi, si cela ne vous contrarie pas trop, je continuerai à vous désigner toujours par ce sobriquet plein de caractère.

Malgré le sentiment de tristesse que m'avait fait éprouver au premier abord la vue de la profonde misère de cette femme,

qui, placée jadis au haut de l'échelle sociale, terminait une vie toute de luxe et de puissance, par une si affreuse et si misérable vieillesse, je ne pus m'empêcher de sourire en entendant la duchesse s'exprimer avec ce ton de légèreté qui sentait encore la grande dame.

— M'est-il permis de vous demander, duchesse, lui dis-je, comment il se fait que vous soyez encore libre ? Je ne conçois pas que l'on ne vous ait pas arrêtée ?

— Croyez, me répondit-elle, que je n'ai rien fait pour conserver cette liberté que vous vous étonnez avec raison de me voir. Messieurs les patriotes prétendent que je sers d'exemple, et que la vue d'une femme

autrefois riche et puissante, tombée aujourd'hui, parce qu'elle a été volée et dépouillée de ses biens, dans une cruelle indigence, constitue un grave enseignement pour le peuple. Vous comprenez que s'il m'eût été donné de choisir entre mourir en bonne compagnie, avec mon ancienne société, sur l'échafaud, ou passer dans ce cabaret-ci le peu de jours qui me restent à vivre, mon choix n'eût pas été douteux. Après tout, mes facultés sont tellement affaiblies, je suis si épuisée, que je reste presque toujours plongée dans un sommeil léthargique et que mon sort est supportable. Mes rêves font de mon présent mon passé... je ne suis pas trop à plaindre!

La duchesse d'O***, après avoir pro-

noncé ces dernières paroles, me salua d'une légère inclination de tête. Je compris que cette longue conversation l'avait fatiguée, et je m'empressai de me retirer.

— M. Durand, dis-je au précepteur Férules en l'entraînant dans un coin de la salle, la duchesse d'O*** m'a appris qu'elle devait à votre générosité et à votre dévouement ses uniques moyens d'existence : voulez-vous me permettre de m'associer, selon mes faibles ressources, à cette bonne action ?

En parlant ainsi, je glissai dans la main de l'honnête Durand deux écus de trois livres. L'ex-précepteur fut tellement ému et surpris de mon action, qu'il ne put trouver sur le moment des paroles pour

me peindre sa reconnaissance; ses yeux se remplirent de larmes : je m'éloignai vivement de lui afin de ne pas l'embarrasser davantage et fus rejoindre le marquis de H***.

Honnête et excellent Férules, il est probable que si je publie un jour mes souvenirs de l'an II, tu auras alors quitté la terre et que ces lignes-ci ne seront jamais lues par toi ! Qu'importe ! n'es-tu pas une de ces natures sublimes de dévoûment qui recherchent l'obscurité et ne veulent pour toute récompense que le calme et le contentement de leur conscience ?

Bon Férules ! Que de dévoûments semblables au tien, produits par la révolu-

tion, qui, faute d'un narrateur, passeront inaperçus et méconnus, tandis que l'histoire consacrerà une page à tant de nullités bruyantes !...

CHAPITRE XV

Le lendemain de mon arrivée à Remou-lins, le marquis de H***, ou citoyen Grac-chus, vint m'éveiller dès le point du jour pour me mener visiter le pont du Gard.

Je ferai grâce au lecteur de l'admiration profonde que me causa la vue de cette immortelle construction romaine. D'autres touristes ont déjà dû s'extasier à ce sujet. Ce ne fut que le surlendemain que je quittai Remoulins pour me rendre à Nîmes.

Mon compagnon, le marquis de H***, ne voulut jamais accepter un assignat de vingt-cinq livres que je lui offris avant de partir : il prétendit que depuis qu'il était réduit à la misère, il trouvait un grand plaisir à constater qu'il pouvait, tout comme un autre, gagner sa vie par le travail de ses mains. — Sans la révolution, ajouta-t-il, je serais mort sans avoir la conscience de ma valeur, car jamais, au temps de ma prospérité et de mon opu-

lence, je ne me fusse cru capable de gagner vingt sols!

L'excellent Férules, en apprenant que j'allais me remettre en route, me manifesta son intention de me faire une conduite; en vain je voulus m'opposer à ce qu'il s'imposât ce dérangement, il resta inébranlable dans son projet. En effet, je le trouvai en sortant de l'auberge, au point du jour, qui m'attendait sur la grande route.

Il m'accompagna pendant près de deux lieues, et ne me quitta qu'avec peine pour retourner auprès de la pauvre duchesse.

— Mon cher monsieur, me dit-il en me

serrant une dernière fois affectueusement la main, voici une lettre pour un de mes amis, ancien régent de rhétorique, qui demeure actuellement à Nîmes, et qui pourra vous servir de cicérone.

Je vous réponds de lui, corps pour corps; c'est le meilleur homme, et la nature la plus loyale que je connaisse. Vous pourrez causer avec lui à cœur ouvert.

— Je vous remercie infiniment de votre obligeance, cher monsieur Durand, lui répondis-je, j'en profiterai. Veuillez, à votre tour, remettre cette lettre à la duchesse d'O***, et lui présenter mes plus humbles respects.

En parlant ainsi je glissai dans la main de Férules l'assignat de vingt-cingt livres que le marquis de H*** m'avait refusé, et je m'éloignai à grands pas.

Je ne me doutais guère que cette recommandation pour un ancien régent de rhétorique devait me faire assister à un des drames les plus touchants et les plus tristes de la terreur, drame dont ma mémoire gardera toujours le poignant souvenir.

L'hôtel du *Faisan-Doré*, où je fus me loger en arrivant à Nîmes, avait pris le nom, depuis le triomphe de la révolution, d'hôtel de la *Fraternité*. Jadis, me dit-on, il n'était guère fréquenté que par les voyageurs riches; lorsque je vins y demeurer

il ouvrait ses portes à toutes les classes de la société. Les chambres, indistinctement livrées, quelle que fût la richesse de leur ameublement, aux premiers arrivants, présentaient un désordre complet; enfin une seule table et une même nourriture existaient pour tous les habitués et les voyageurs.

Je dois constater ici une observation qui devenait de jour en jour plus frappante, c'est-à-dire que le niveau de l'égalité effaçait de plus en plus les distinctions des classes de la société.

Les bourgeois, les demi-bourgeois, les artisans et les journaliers, revêtus de la même carmagnole, et parlant à peu près le

même langage, se reconnaissaient difficilement les uns des autres. Si le mot « citoyen », considéré comme une redondance inutile, ne s'employait guère plus, en revanche le tutoiement, même entre les âges les plus extrêmes, même entre les sexes différents, était devenu plus commun, presque général.

La mode elle-même, cette déesse si capricieuse et si fantasque, avait fini par courber sous le joug de l'égalité son indomptable légèreté : les habillements de date récente présentaient, à quelques propriétaires qu'ils appartenissent, la même coupe dans la forme, la même qualité dans l'étoffe. Plus de linge fin, de poudre, de perruques, de chaussures élégantes, de chapeaux de prix, plus d'habits de deuil.

Quant aux liaisons intimes, aux relations de société, il n'en était plus question. Chacun rendu d'un égoïsme féroce, car chacun craignait pour soi, ne songeait qu'à dérober sa tête à l'échafaud. Les événements extraordinaires et les catastrophes épouvantables, en devenant des faits journaliers et communs, avaient émoussé la sensibilité des cœurs. Il est un chapitre que je ne veux qu'effleurer, pour compléter ce tableau, le chapitre des mœurs. On ne peut s'imaginer à quel point la démoralisation a envahi aujourd'hui la France! Toutes les familles dispersées à l'aventure par la persécution ou par la peur laissent, hélas! derrière elles, sans ressources et sans appuis de pauvres jeunes filles qui ne demanderaient qu'à être de chastes épouses, des mères dévouées, et qui tombent

vaincues par la misère ! Mais jetons un voile sur ces tristes tableaux !

A Marseille, lors de mon passage, les citoyens avaient le droit d'acheter, je l'ai déjà dit, sept onces de pain par jour et par tête ; à Nîmes, la ration n'était que de quatre onces. Heureusement que les légumes, la viande et les fruits n'étaient pas choses rares.

Je dînai le jour de mon arrivé à la table commune. Près de moi était assis un homme âgé d'à peu près quarante-cinq ans, et dont la figure assez insignifiante portait une empreinte de dignité factice, qui me fit supposer qu'il avait dû remplir jadis quelque importante fonction. Ses ges-

tes, pleins de dignité, et sa parole d'emphase me confirmèrent encore dans cette opinion et me donnèrent l'envie d'entrer en conversation avec lui.

Au haut bout de la table, un sans-culotte de la plus belle venue, c'est-à-dire d'une ignorance extrême et d'une violence non moins grande, nous faisait part, en hurlant et en gesticulant, de ses projets de réforme pour la France : il ne demandait que cinq cent mille têtes, à peine le quinzième de la population, pour assurer à tout jamais le bonheur de son pays.

— Ah ! le misérable, murmura l'inconnu assis à mes côtés, c'est qu'il le ferait,

si cela était en son pouvoir, comme il le dit.

— Et ce qu'il y a de plus triste pour notre lamentable époque, ajoutai-je en m'adressant à voix basse à mon voisin, c'est qu'il ne serait pas impossible que cet homme fût de bonne foi. N'entend-on pas tous les jours des gens qui, doués jadis d'un cœur compatissant, d'un caractère doux et timide, proclament, depuis que le souffle de la révolution a dérangé leur cerveau, les plus épouvantables et les plus monstrueuses mesures, comme des panacées universelles qui doivent assurer le bonheur de la France.

— Que voulez-vous, citoyen, me répon-

dit mon voisin, vous savez sans doute les belles paroles du poète antique :

« *Quos vul perdere Jupiter dementat !* »

— C'est cela même ; mais pardon... comprenez-vous donc le latin ?...

— Oui, citoyen ; je puis même, sans trop me vanter, prétendre que j'ai fait de brillantes humanités...

— Vraiment ! s'écria l'inconnu en m'adressant un gracieux sourire. Ah ! j'espère, citoyen, que vous ne quitterez pas Nîmes sans m'accorder une heure ou deux de conversation. Il m'est impossible de vous

exprimer la joie indicible que j'éprouverais à entendre réciter par une voix savante quelques-unes des odes d'Horace!

— Vous avez sans doute cultivé longtemps les belles-lettres, citoyen ?

— Toute ma vie, mon officier. J'ai composé un poème latin divisé en soixante-dix chants qui, à toute autre époque que la nôtre, m'eût conduit à l'immortalité!

— Parbleu, vous m'y faites penser, je suis justement chargé d'une lettre pour un ancien régent de rhétorique qui demeure dans cette ville ; vous devez sans doute le

connaître, et vous pourrez me donner son adresse.

En parlant ainsi, je retirai de ma poche la lettre de recommandation de Férules et la remis à mon voisin.

— Voilà un singulier hasard, s'écria celui-ci après avoir jeté les yeux sur l'adresse. Cette lettre est pour moi.

— Vraiment ! en ce cas je vois qu'il était dans nos destinées de nous rencontrer.

Le régent de rhétorique, qui se nommait Jérôme Bontemps, prit alors connaissance

de la lettre, puis me présentant ensuite sa main :

— Je suis heureux, monsieur, me dit-il, de faire votre connaissance. D'après ce que me mande l'excellent Durand, je vois que nous sommes faits pour nous entendre.

Au sortir de table, mon nouvel ami Jérôme Bontemps me conduisit visiter les Arènes et les diverses antiquités romaines que renferme Nîmes ; puis, la nuit venue, il me souhaita une bonne nuit et me quitta en me jetant une douzaine de vers hexamètres à la tête.

Le lendemain, il faisait à peine jour et

je dormais encore d'un profond sommeil, quand je fus réveillé en sursaut par le bruit que fit ma porte en s'ouvrant avec violence :

J'aperçus le docte régent droit et immobile devant mon lit.

— Je vous demande bien pardon de vous réveiller aussi brusquement, me dit-il, je reçois à l'instant même une invitation pour me rendre à la noce d'un de mes anciens élèves et je n'ai pas voulu partir sans vous avertir de mon absence. Mais, j'y songe, le temps est magnifique, rien ne vous retient à Nîmes, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas? Je vous promets une hospitalité charmante.

— Ma foi, lui répondis-je, je ne vois pas trop pourquoi je n'accepterais pas votre offre. Vous avez été assez bon pour me conduire hier visiter les Arènes, la tour Magne, le temple de Diane et la maison Carrée : rien ne me retient plus, en effet, à Nîmes. Et puis, j'ai remarqué que les parties improvisées et inattendues sont en général beaucoup plus amusantes que celles que l'on prémédite. Ah! à propos, votre ancien élève demeure-t-il dans la direction de Sauve?

— A cinq lieues de cette ville.

— Cela tombe à merveille; en vous accompagnant, je suis mon itinéraire.

En dix minutes je fus prêt, et nous nous mîmes en route.

Les rayons du soleil, qui tombaient d'aplomb sur nos têtes, sans que nos corps projetassent d'ombre, nous apprirent qu'il était midi, lorsque nous atteignîmes un gros village situé à environ cinq lieues de Nîmes.

J'étais harrassé de fatigue, et je proposai à mon compagnon de nous arrêter pour prendre une heure de repos.

— Nous sommes arrivés, me répondit-il.

— Tenez, voyez-vous cette grande et belle maison qui s'élève à cinq cents pas devant nous? c'est la mairie...

— Que m'importe, je n'ai rien à y faire!

— Je vous demande bien pardon, vous avez à assister à une noce, car mon ancien élève est justement le maire de ce bourg, et c'est là qu'il demeure.

Nous fûmes reçus, Jérôme Bontemps et moi, par l'officier municipal avec une politesse et un empressement bien rares à cette époque.

A peine étions-nous remis de notre fatigue, qu'un domestique vint nous avertir que le déjeuner nous attendait ; nous trouvâmes une table bien dressée, bien servie,

et, le vin de Lunel aidant, nous oubliâmes bientôt les cinq lieues que nous venions de faire.

On apportait le dessert quand un homme revêtu d'un habit bleu rapé, et ayant autour du corps un ceinturon de cuir d'où pendaient deux baguettes de tambour, entra dans la salle à manger et demanda au maire, en le saluant avec respect, s'il était temps de se mettre en marche.

— Quand tu voudras, lui répondit notre hôte, je suis prêt.

Quelques minutes plus tard, nous entendîmes retentir dans la rue, devant les fe-

nêtres de la pièce où nous étions, le son du tambour, de fifres et de cornets.

— Venez-vous, citoyens ? nous dit en souriant le maire.

— C'est la noce qui se met en marche, s'écria Jérôme en s'adressant à son ancien élève ; tiens, c'est singulier, je n'ai pas encore aperçu votre fiancée.

— Je ne me marie que demain, mon cher maître ; cette musique ou ce charivari annonce tout bonnement le commencement d'une fête civique.

— Si c'est celle de la Raison, j'ai déjà été

à même d'y assister à deux reprises différentes, et je vous prierai de ne pas exiger que je vous y accompagne, dis-je vivement au maire.

— Non, citoyen, la fête que nous célébrons aujourd'hui, pour nous conformer à un décret rendu par la Convention, est celle de l'Être suprême.

— Ce qui signifie qu'il s'agit d'accomplir avec pompe et bruit un sacrilège. Au fait, je suis curieux de savoir jusqu'où peut atteindre la bêtise humaine. Allons.

Nous trouvâmes à la porte les officiers

municipaux du bourg et un groupe de paysans armés de piques.

A l'arrivée du maire, le cortège se mit en mouvement, précédé par un grand diable de garçon, qui portait sur une croix d'étain, dont les bras étaient cassés, un bonnet de laine d'un rouge douteux.

Nous traversâmes d'abord un cimetière, dont les tombes bouleversées et les pierres tumulaires brisées apparaissaient çà et là, enfouies dans de grandes herbes, à mes regards attristés, et nous pénétrâmes dans une vieille église.

La maison du Seigneur n'avait pas plus été respectée que la demeure des morts : elle présentait l'image du chaos !

Qu'on se figure un monceau de dalles et de pierres tumulaires, arrachées du sol par la main des salpêtriers et encombrant la nef de l'église ; à côté de ces débris, des chaudières et des baquets ; à droite et à gauche de l'autel, un tas compact d'ossements humains, de débris de statues des saints, d'armoiries et de bancs sculptés, brisés.

Enfin, sur la table de l'hôtel, on avait posé de grands ais couverts de verdure ; sur ces ais, à la place jadis occupée par le tabernacle, était une chaise qui attendait le maire.

A peine s'y fut-il assis. que le cortège, composé d'une cinquantaine de personnes, l'entoura, et qu'il s'exprima à peu près en ces termes :

« Citoyens, nous voilà rassemblés pour célébrer la fête de l'Être suprême, de cet être créateur et incréé que la Convention veut, par son décret de prairial, que nous honorions aujourd'hui. Que n'ai-je la harpe de Rousseau de Paris et le génie de Rousseau de Genève, pour pouvoir chanter dignement les louanges de celui qui fut avant le monde et qui restera après lui ! de celui qui nous donne nos moissons, qui met en nos cœurs l'amour de la patrie et de la liberté ! Il est ici des hommes plus aptes que moi à remplir cette tâche

glorieuse et difficile ; qu'ils s'avancent, et, le premier de tous, j'applaudirai à leur parole !

» En attendant, et puisque mon inexpérience m'empêche d'exprimer le saint enthousiasme qui m'agite, permettez au moins que ma voix, écho de mon cœur, entonne l'hymne composée par ordre du comité de salut public, en l'honneur du grand créateur de toutes choses ! ... »

Le maire tira alors de la poche de sa carmagnole un rouleau de musique, puis, après avoir solfié à demi-voix quelques notes pour prendre le ton, il attaqua, en faussant outrageusement, l'hymne si con-

nue de « Père de l'univers, suprême intelligence ! »

A la fin de chaque couplet, le tambour battait, les joueurs de fifre et de cornet soufflaient dans leurs instruments avec un zèle désordonné, et l'ex-clerc de paroisse, ce même grand drôle qui avait précédé le cortège, en portant sur la hampe de la croix un bonnet rouge, agitait vivement et violemment une grosse clé entre les deux branches écartées d'une pincette. Jamais de ma vie je n'ai entendu un charivari pareil.

Lorsque l'hymne fut achevée, les assistants, fidèles sans doute au programme de fête arrêté d'avance, se mirent à crier,

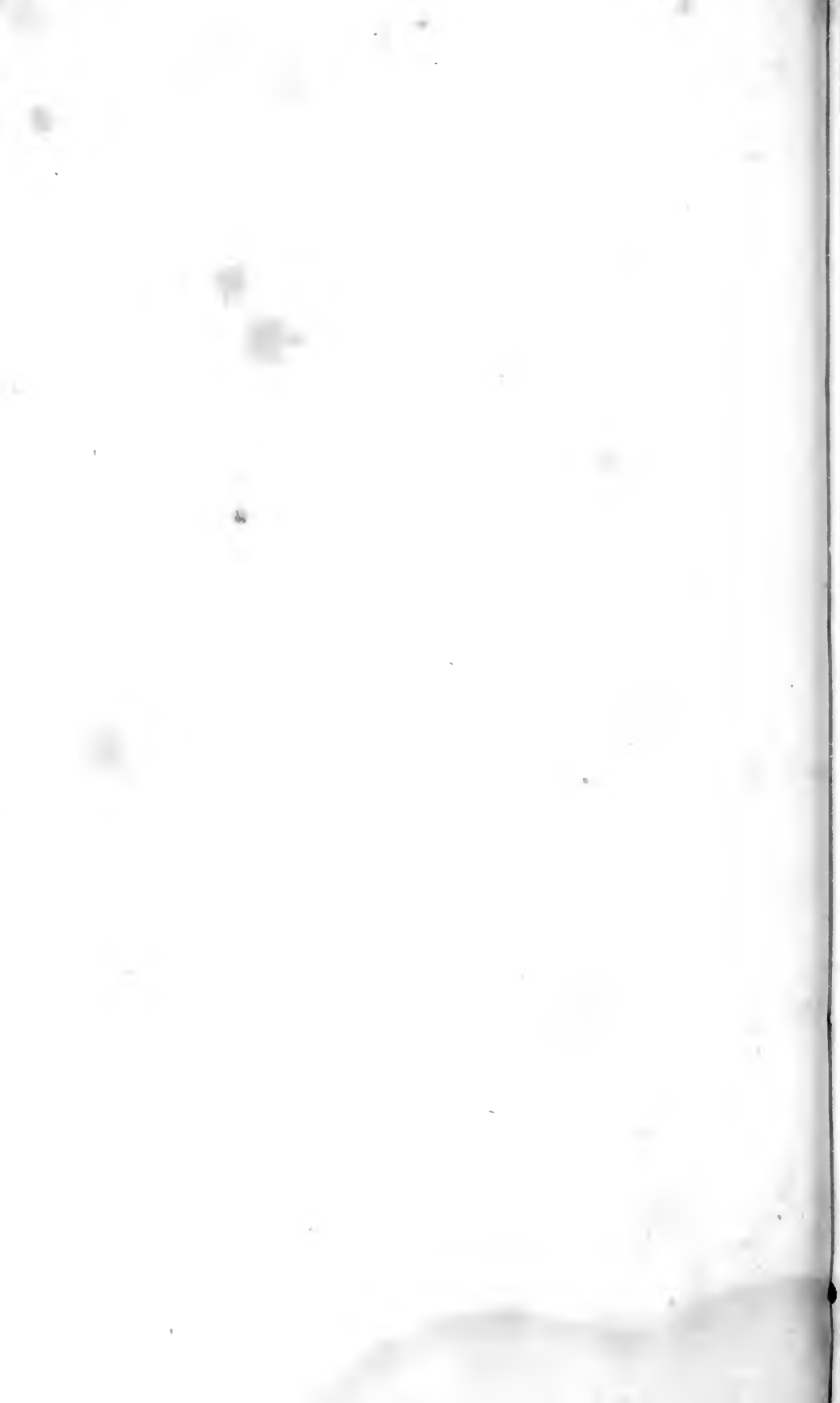
à tue-tête, sans se rendre compte, certes, de la stupidité de leur vœu :
« Vive l'Être immortel ! Vivre l'Être suprême ! »

— Que pensez-vous de toute cette comédie, mon officier ? me demanda à voix basse le régent de rhétorique, Jérôme Bontemps.

— Je pense, mon cher poète, lui répondis-je sur le même ton, que la tenue de l'assistance est trop décente pour que ces pauvres paysans aient la conscience du sacrilège qu'ils accomplissent ; ils croient bien faire. Au reste, je suppose que la farce est jouée et que l'on va se séparer.

— J'en doute beaucoup, me répondit le régent ; il est rare, par le temps d'éloquence qui court et avec la manie de parler qui sévit aujourd'hui en France, que sur cinquante personnes réunies, pas une seule ne prenne la parole. Nous devons nous attendre à d'autres discours. Quant à moi, je ne demande qu'une chose : qu'ils ne soient pas plus longs que celui prononcé par mon ancien élève.

Jérôme Bontemps avait raison. Les cris de : Vive l'Éternel ! avaient à peine cessé, quand un jeune homme, chaussé de grandes bottes et portant une cravache à la main, se leva du banc où il était assis, et, s'avançant au milieu des décombres qui obstruaient la nef de l'église, demanda la parole.



CHAPITRE XVI

Le calme ne se rétablissant pas assez vite, le maire se mit à agiter une de ces sonnettes que l'on attache au col des brebis, et obtint enfin, après de longs efforts, un peu de silence.

— La parole est à toi, citoyen officier de santé, dit-il alors au nouvel orateur. Le jeune homme aux grandes bottes et à la cravache, ôta aussitôt son chapeau, se coiffa d'un bonnet rouge, qu'il retira d'une des poches de son habit, et, retournant à sa place où il resta debout :

— Citoyens, s'écria-t-il d'une voix aigre et perçante, la superstition du dimanche emplissait autrefois ce lieu que la décade a rendu solitaire ! Cela nous prouve, frères et amis, que jadis le nombre des imbéciles l'emportait sur celui des hommes raisonnables, et que le contraire a lieu aujourd'hui.

Dans ce temple, dont les murs sont en-

core noircis par la flamme des cierges qu'alluma la superstition, je veux faire briller à vos yeux le flambeau de la raison ! Jusqu'à présent l'on vous a trompés, je vous apporte la vérité et le bonheur ! Frères et amis, ces mots de Dieu, âme, immortalité, enfer, paradis, ont été inventés pour vous faire payer la dîme, pour soutirer de vos bourses le plus pur de votre argent. Ce sont là des contes bleus inventés par des hommes noirs. Nos grands pères ont eu la bonhomie d'ajouter foi à ces fables ingénieuses et perfides, leurs petits-fils auront le bon esprit d'en rire.

La plante, frères et amis, n'a d'autre avantage sur la terre, dont elle se nour-

rit, que sa faculté végétative; l'animal, sur la plante qui le nourrit, que la faculté sensitive; l'homme enfin, sur l'animal dont il se nourrit, que la faculté du tact et de la parole. Quelle vérité ressort de de cette observation? Que la plante, l'animal et l'homme, après leur destruction, deviennent égaux dans une poussière de même nature! Bannissez donc toute crainte d'un autre monde, d'une autre vie! Soyez heureux ici-bas, et obéissez — en tant, cela va sans dire, que vous respecterez la République et la Convention — à vos désirs et à vos passions.

On ne peut nier, frères et amis, que la Convention n'ait établi la fête de l'Être suprême; mais il faut que je vous révèle

toute sa pensée. En agissant ainsi, elle a voulu d'abord détrôner Dieu; bientôt, lorsque cette vieille et ridicule superstition sera déracinée, elle abolira à son tour cet Être suprême, qui nous sert de transition pour passer des ténèbres à la lumière, et elle ne reconnaîtra plus alors que la fête de la Vérité. J'anticipe ici, frères et amis, au milieu de vous tous, qui êtes et qui allez devenir philosophes, la célébration de cette fête future, la seule logique et digne d'un peuple sensé!

Plus de ciel, plus de Dieu, plus de contes, plus d'Être suprême! Vivent les jouissances matérielles de la vie, le triomphe du bon sens, la liberté absolue et la fraternité!

L'officier de santé, après avoir prononcé ces derniers mots avec une animation et une violence extrêmes, essuya son front ruisselant de sueur et se rassit sur son banc, au bruit des fifres, des tambours et des applaudissements du maire, des enfants et de l'ex-clerc !

J'étais, quant à moi, malgré le mépris profond que me causaient de pareilles monstruosité, indigné au delà de toute expression.

— Pourquoi donc, mon officier, avez-vous logographié cet abominable discours ? me demanda le régent de rhétorique en me voyant replier mes tablettes ;

je l'entends aujourd'hui prononcer au moins pour la millième fois.

— C'est justement parce que ce discours présente un échantillon exact et complet de l'éloquence actuelle, que je tiens à le conserver. Dans cinquante ans d'ici, il présentera un document précieux pour l'étude de notre époque.

J'espérais, qu'après le long cri de haine et de folie poussé par l'officier de santé, les orateurs, ne trouvant plus aucun nouveau sacrilège à commettre, renonceraient à la parole, et que cette déplorable fête, puisque fête il y a, allait se terminer ; je me trompais.

A peine l'officier de santé venait-il de se rasseoir, qu'une voix ferme et accentuée, dominant le bruit des fifres, des cornets et des tambours, demanda la parole.

Le nouvel orateur était un grand et beau vieillard, dont la contenance pleine de calme et de dignité, la taille droite et encore souple, annonçaient une de ces existences simples et vertueuses qui laissent à l'esprit toute son intelligence et au corps toute sa vigueur, jusqu'aux dernières limites de la vie.

Le temps avait dépouillé de sa chevelure la tête du vieillard, mais non pas éteint le feu de son regard. Sa tête pré-

sentait un de ces types énergiques et placides tout à la fois, comme sait les trouver le pinceau de Greuze.

Appuyé sur un bâton noueux et le bras droit en avant, le vieillard resta un moment plongé dans ses réflexions : un grand silence s'était fait !

— Quel est ce beau vieillard? demandai-je à mon compagnon Jérôme Bon-temps.

— C'est un des notables du conseil général de la commune, me répondit-il, mais écoutez, il va parler. Je me trompe fort, ou l'officier de santé ne jouira pas longtemps de son triomphe.

Avant que le vieillard eût prononcé une parole, j'étais déjà prévenu en faveur de ce qu'il allait dire. Que le lecteur juge donc combien fut grand mon désappointement, lorsque je l'entendis s'exprimer en patois.

— Pourquoi n'emploie-t-il donc pas le français ? dis-je à l'ex-régent de rhétorique.

— Par l'excellente raison qu'il n'y a pas dans la réunion dix personnes qui parlent cette langue. Croyez-vous donc que si nos braves paysans eussent compris tout à l'heure le discours de l'officier de santé, il eût été applaudi ? Non, certes, loin de là : le carabin aurait passé un

mauvais quart d'heure ! Laissez-moi écouter, je vous prie ! La nature manque d'art, c'est vrai, mais elle trouve parfois d'heureux mouvements d'éloquence.

— Me traduirez-vous ce discours au fur et à mesure qu'il sera prononcé.

— Fort volontiers ; je m'y engage.

— Alors je me tais et je vous écoute.

Comme le notable du conseil général de la commune s'exprimait avec une certaine solennité pleine de lenteurs, ce fut chose facile au régent d'accomplir sa promesse.

Le vieillard tint le langage auquel je m'attendais, c'est-à-dire un langage du cœur. Il commença d'abord par décrire l'incommensurable puissance et l'inépuisable bonté de Dieu, puis traduisant enfin le discours de l'officier de santé, il demanda aux assistants s'il était convenable de tolérer de tels blasphèmes ?

A cette question posée simplement, sans emphase et sans colère, des cris de rage s'élevèrent de toutes parts, et les paysans, abandonnant les bancs où ils étaient assis, se précipitèrent, semblables à une avalanche, vers le malencontreux carabin, qui, pâle, défait, sans voix et sans haleine, se mit à trembler de tout son corps et à demander grâce.

Les campagnards exaspérés ne voulaient rien entendre, et la scène menaçait de tourner au tragique, malgré les efforts du maire, qui, descendu de dessus son fauteuil, s'efforçait d'interposer son autorité entre la fureur de ses administrés et l'objet de leur courroux, lorsqu'un homme, âgé d'une cinquantaine d'années, vêtu avec un soin assez rare pour l'époque, d'un extérieur sévère et imposant, s'avança gravement au milieu de l'émeute et, d'une voix sévère, réclama le silence.

A l'apparition de cet inconnu, que je n'avais pas encore aperçu, le calme se rétablit sur-le-champ.

— Mes amis, dit-il, en désignant par un

geste d'un souverain mépris le misérable officier de santé pâle et tremblant, ce n'est point de l'indignation, mais bien de la pitié que l'on doit ressentir pour les insensés ! Faites sortir d'ici ce malheureux qui trouble la cérémonie, mais ne le maltraitez pas ! Il ne croit pas, dit-il, à Dieu, vous voyez qu'il est déjà bien assez à plaindre !

L'inconnu, après avoir prononcé ces paroles que le vieillard s'empressa de traduire en patois à l'assistance, se retourna de nouveau vers le carabin et lui montra du doigt la porte de l'église. L'athée ne se fit pas prier. Il se sauva au milieu d'un concert de huées et de cris.

— Quel est cet homme ? demandai-je à

mon compagnon. Est-ce donc un commissaire du salut public pour qu'il jouisse d'une telle puissance? Mais non, l'acte d'autorité qu'il vient d'accomplir n'annonce pas un esprit révolutionnaire.

— Cet homme, me répondit le régent, est, comme vous et moi, un simple citoyen. Seulement son caractère éminemment honorable et ses vertus privées, appréciées comme ils méritent de l'être par les campagnards, lui donnent sur eux une grande influence. Avant la révolution il remplissait l'importante charge de lieutenant criminel. Il se nomme de N^{***}. Désirez-vous que je vous présente à lui?

— Ma foi, je ne refuse pas! Les gens

honnêtes, et qui ne craignent pas de le paraître, sont si rares aujourd'hui, que quand le hasard en met un sur votre route, on ne doit pas s'éloigner de lui sans lui laisser voir l'estime qu'il vous inspire.

Au sortir de l'église, la procession de la fête de l'Être suprême se dispersa en tous les sens, et je retournai avec mon compagnon le régent à la mairie. La première personne que j'aperçus en arrivant fut l'ex-lieutenant criminel de N***.

Ce dernier, en voyant Jérôme Bontemps, se mit à sourire et lui tendit affectueusement la main en l'appelant son maître. Mon ami, fidèle à sa promesse, me

présenta aussitôt à M. de N*** et lui fit un magnifique panégyrique de mes vertus privées.

Le soleil déclinait sensiblement à l'horizon lorsque je proposai au régent de nous remettre en route pour Nîmes; mais son ancien élève, le maire, dont le mariage devait s'accomplir le lendemain, ne voulut jamais consentir à le laisser partir. Assez contrarié de rester un jour de plus dans ce bourg, où je ne connaissais personne, et où ne me retenait aucun intérêt de curiosité ou de sentiment, je songeais à poursuivre tout seul mon chemin, quand l'ex-lieutenant criminel, M. de N***, devant sans doute mon ennui, me proposa de prendre place dans sa carriole, et de l'accompagner chez lui.

— Je ne demeure qu'à une lieue de Sauve, me dit-il, et comme cette ville se trouve sur votre itinéraire, je ne vois pas trop quel motif pourrait vous faire refuser ma proposition.

Je m'empressai d'accepter cette offre ; un quart d'heure plus tard je roulais vers la maison de campagne de l'ex-lieutenant criminel.

Pendant le trajet de deux heures que nous fîmes j'eus tout le temps nécessaire pour apprécier l'esprit droit et solide, l'aménité de caractère, la profonde instruction de N***.

Quoique nos opinions politiques ne fus-

sent pas les mêmes, nous discutâmes sans aigreur, comme deux personnes qui ne cherchent qu'à s'instruire, les principes opposés que nous professons. Aussi, en arrivant au terme de notre petit voyage, étions-nous déjà liés comme si notre connaissance datait de plusieurs années.

La maison de campagne qu'habitait de N*** et sa famille, était belle, spacieuse, et annonçait l'aisance.

— Suivez-moi, mon ami, me dit-il en jetant les rênes du cheval à un domestique qui, en entendant rouler la carriole, s'était empressé de venir ouvrir la grande porte d'entrée, je vais vous présenter à ma famille.

Deux femmes attendaient N*** au rez-de-chaussée. En le voyant, elles se jetèrent à son cou et l'embrassèrent avec une vive tendresse.

— Mon amie, dit le lieutenant criminel en s'adressant à la plus âgée des deux femmes, permets que je te présente un officier dont j'ai fait la rencontre aujourd'hui, et qui a bien voulu accepter l'hospitalité chez nous. Quoique notre liaison ne date que de quelques heures, je crois pouvoir affirmer qu'il est un galant homme et que tu le verras avec plaisir.

Madame de N***, qui dans le premier moment ne m'avait pas aperçu, s'empressa de me dire combien elle savait gré à son

mari de la bonne fortune qu'il lui procurait, puis elle me fit passer dans le salon.

Une lampe placée sur une table, encombrée de ces menus ouvrages de couture et de broderie qui offrent aux femmes une ressource inépuisable contre l'ennui, éclairait cette scène de douces lueurs.

Je ne puis exprimer l'émotion pleine de mélancolie que me fit éprouver la vue de cet intérieur si calme et si tranquille qui me rappelait ma famille.

La fille de mon hôte que je n'avais encore que confusément aperçue, et qui s'était éloignée pour donner sans doute quel-

ques ordres, revint bientôt. Je vis certes la plus jolie créature que poète ait jamais rêvée. A peine âgée de dix-sept ans, elle présentait une de ces beautés splendides et modestes tout à la fois que l'on admire et qu'il est impossible d'analyser, car tout en elles est âme et sentiment.

— Si vous voulez venir souper, mon père, dit-elle en embrassant tendrement le lieutenant criminel qui lui rendit sa caresse avec amour, le couvert est mis.

J'offris aussitôt mon bras à la femme de mon hôte, lorsque plusieurs coups précipités qui retentirent à la porte de la rue, nous firent nous arrêter subitement.

— Qui peut venir nous visiter à pareille heure! s'écria madame N*** dont je sentis le bras trembler sous le mien.

— Sans doute un ami, lui répondit tranquillement son mari.

Une minute plus tard nous entendîmes crier le sable du jardin sous un pas pressé et nerveux, puis presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit et un jeune homme botté, éperonné, portant à la main un fouet de voyage, et revêtu d'une carmagnole, apparut à nos regards.

— Maurice! s'écria la femme de l'ex-lieutenant criminel en s'avançant vivement vers le nouveau venu, qu'y a-t-il, mon

ami?... Je suis heureuse de te voir; et cependant je ne sais, mais un secret pressentiment me dit que ta visite ici à pareille heure et sans être annoncé, cache une mauvaise nouvelle! Parle, explique-toi!... je meurs d'inquiétude!

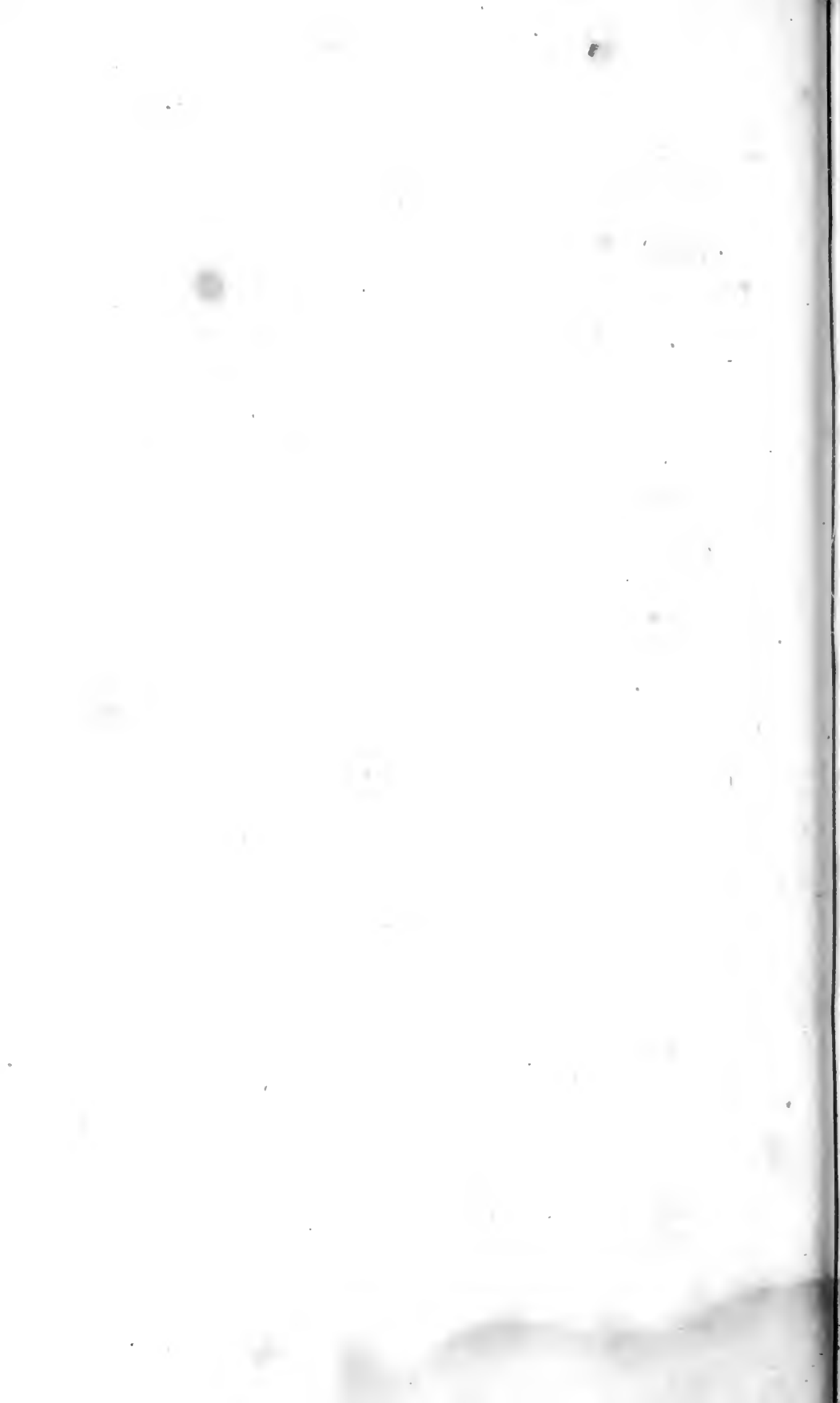
— Vous vous inquiétez à tort, ma bonne tante, répondit celui que madame N*** venait d'appeler Maurice; mes affaires m'ont conduit à un quart de lieue de votre maison de campagne, et je n'ai pas voulu, me trouvant si près de vous, passer sans vous rendre visite, voilà tout.

— Bien vrai, Maurice, tu ne me caches rien?

— Rien, ma tante, je vous assure, dit

le jeune homme en rougissant légèrement.

Je remarquai que pendant tout le temps que dura le souper, le regard inquiet du jeune homme chercha constamment celui de son oncle et que ce dernier mit une vive obstination à l'éviter.



CHAPITRE XVII

Le repas fut triste : en vain Maurice essaya de l'animer par ses saillies ; sa gaiété forcée et factice — du moins elle me paraissait telle — n'obtint pas le succès qu'il en attendait.

— Ma bonne amie, dit mon hôte lorsque nous nous levâmes de table en s'adressant à sa femme, j'ai plusieurs commissions à donner à Maurice, et je confisque ton beau neveu à mon profit. Demain matin je vous le rendrai libre de toute affaire.

M. de N*** prononça ces derniers mots avec une si parfaite tranquillité que sa femme fut rassurée ; peu après, elle partit emmenant avec elle sa fille.

— Eh bien, Maurice, dit mon hôte en se retournant vers le jeune homme, à présent que nous voilà seuls, tu peux parler sans crainte. Je cours un danger, n'est-ce pas ?

Maurice, avant de répondre, me regarda d'un air embarrassé; comprenant que ma présence le gênait, je voulus me lever pour sortir, mais M. de N*** me retint.

— Tu peux parler sans crainte devant cet officier, Maurice, lui dit-il, je réponds de sa discrétion et de son honneur.

— Eh bien, alors, mon pauvre oncle, s'écria vivement le jeune homme, je puis vous avouer que vous avez été dénoncé de nouveau, et que vous n'avez pas de temps à perdre pour prendre la fuite, car si les renseignements que j'ai reçus sont exacts — et j'ai tout lieu de le croire — on doit

être à l'heure qu'il est, à votre poursuite.

— Ce mot est impropre, Maurice, répondit l'ex-lieutenant toujours avec la même tranquillité et sans que rien dans sa voix décelât la moindre émotion : on ne peut pas être à ma poursuite puisque je ne suis pas en fuite.

— Mais, mon oncle, vous allez au moins partir de suite...

— Non, Maurice, ma conscience ne me reproche rien, je reste.

— C'est vous perdre ! s'écria le jeune homme avec désespoir.

— Quoi ! voudrais-tu que j'abandonnasse ta tante et ta cousine ! que je les laissasse exposées à la brutalité et à l'insolence des soldats chargés d'opérer mon arrestation ? Non, Maurice ! comme chef de famille ma place est dans ma maison : n'insiste pas, tes prières seraient inutiles ! Tu sais la maxime favorite de ma vie : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! à la grâce de Dieu ! »

On devinait, dans la façon dont l'ex-lieutenant criminel fit cette réponse, une résolution tellement inébranlable, que le jeune homme ne jugea pas à propos d'insister : il connaissait sans doute, au reste, le caractère de son oncle.

— Et dis-moi, Maurice, continua ce

dernier, c'est probablement à une nouvelle dénonciation de Charles que je devrai ma future arrestation ?

— Hélas, oui, mon oncle ! le misérable a déposé, au comité de salut public, une lettre qui vous était adressée par un émigré ; lettre fort compromettante pour vous, et que le hasard, dit-il, a fait seule tomber entre ses mains.

— Cela est un mensonge, Maurice ; je ne suis en correspondance avec aucun émigré ! Charles lui-même — et que Dieu me pardonne si j'accuse ce malheureux à faux, mais je ne crois pas me tromper dans cette conjecture — Charles lui-même est l'auteur de cette lettre : je reconnais à

ce moyen détourné, sa lâcheté et sa manière de se venger.

— De se venger, mon oncle, lorsque vous lui avez sauvé la vie!... Le misérable devrait au contraire bénir votre faiblesse!

— Oui, Maurice, en effet, j'ai été faible, injuste même au point de vue de la loi ; je porte la peine de ma partialité. Pourquoi me plaindre ?

Le lecteur comprendra sans peine combien ce dialogue entre l'oncle et le neveu, dialogue inintelligible pour moi et qui annonçait une catastrophe, devait m'intriguer. J'écoutais de toutes mes oreilles.

— Je vois à votre étonnement, mon cher adjudant, me dit M. de N*** en se retournant de mon côté, que ma conversation avec mon neveu vous intrigue. Si vous désirez connaître à quels événements passés nous faisons allusion, en parlant de ce Charles qui vient de me dénoncer, je suis prêt à satisfaire votre curiosité.

— Je vous remercie infiniment de votre confiance, mon cher monsieur, lui répondis-je, mais s'il est vrai que vous deviez être arrêté, ne vaudrait-il pas mieux employer le temps qui vous reste à assurer votre fuite, que de le gaspiller en récits rétrospectifs et en vaines paroles?... Voulez-vous, et c'est là une idée que je remercie Dieu de m'envoyer, voulez-vous

revêtir mon uniforme et prendre ma feuille de route?... de cette façon, il est probable que vous parviendrez à éviter vos ennemis.

— Je vous remercie infiniment de votre offre, me répondit M. de N*** d'une voix attendrie : je ne puis que vous répéter que pour rien au monde je n'essaierai de me soustraire par la fuite à la fausse accusation qui pèse sur moi.

— Mais, cependant, n'oubliez point que vous êtes père ! m'écriai-je, que votre sort est attaché à celui de votre famille !

— Assez, assez ! je vous en prie, taisez-vous ! s'écria mon hôte en m'interrom-

pant avec une extrême vivacité. La tentation que vous me présentez ne peut ni affaiblir mon courage ni me faire changer de résolution, mais elle rend ma douleur plus amère... N'insistez donc plus, je vous en conjure!...

M. de N*** s'arrêta alors un moment; puis, sortant presque aussitôt de la rêverie dans laquelle je le croyais plongé:

— Voulez-vous savoir l'histoire de ce Charles qui me poursuit avec tant d'acharnement? me demanda-t-il tout à coup, probablement afin de couper court à mes supplications. Une fois que vous connaîtrez l'exposition des faits antérieurs, vous pourrez suivre avec plus d'intérêt la mar-

che de ceux qui vont suivre. C'est toute une petite tragédie que le hasard a placée sur votre chemin. Quant au dénouement, il est tellement prévu que, sans assister au cinquième acte, vous le devinerez sans peine.

— Ah! ne me parlez pas ainsi, je vous en conjure, m'écriai-je les larmes aux yeux, car je comprenais le désespoir profond qui se cachait sous la gaité factice du malheureux père de famille.

— Revenons à Charles, reprit mon hôte. Quelques mots me suffiront pour vous raconter son histoire.

M. de N***, rapprochant alors sa chaise

de la mienne, allait commencer son récit, lorsque le saisissant vivement par le bras et lui imposant silence :

— N'entendez-vous pas ? lui dis-je en me sentant pâlir.

— Quoi donc ? me demanda-t-il toujours avec ce même sangfroid qui ne l'avait pas abandonné un instant depuis que son neveu lui avait appris le danger qui le menaçait.

— Ne dirait-on pas une troupe de cavaliers en marche ? Mais, oui... J'entends le bruit produit par le cliquetis de leurs sabres !

Hélas ! je ne m'étais pas trompé, bientôt nous distinguâmes, au milieu du silence de la nuit, la marche des chevaux, puis peu après nous entendîmes frapper violemment à la porte d'entrée qui donnait sur la campagne.

— Mes amis, nous dit l'ancien lieutenant criminel, dont la pâleur dénotait seule l'émotion, car sa voix n'avait rien perdu de sa fermeté et de son assurance, ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux que je parte sans revoir ma femme et ma fille que de leur faire subir cette pénible scène des derniers adieux ? Cela serait impossible ! Les gendarmes envoyés pour m'arrêter ont reçu sans nul doute l'ordre d'apposer les scellés sur mes effets, meu-

bles et papiers... Pauvre femme, fille chérie! que Dieu vous donne la force d'accepter, sans murmure, le malheur qui frappe votre époux et votre père!

M. N*** se dirigeait, pour aller ouvrir à la force armée, vers la porte de la salle à manger où nous étions restés après le souper, lorsque cette porte, poussée du dehors, s'ouvrit violemment, et que sa femme entra.

— Qu'y a-t-il donc, mon ami? dit-elle en s'élançant vers son mari, qu'elle saisit dans ses bras comme si, ayant le pressentiment du danger qui le menaçait, elle voulait le défendre. Quels sont ces coups qui ébranlent la porte! Quel est ce mur-

mure de voix et ce bruit de fer qui arrivent jusqu'ici ? On diraient qu'une troupe nombreuse envahit notre maison !

— Ma chère amie, répondit lentement M. N*** en prenant affectueusement la main de sa femme dans les siennes, je sais que ton âme est grande et forte, que tu as toujours mis ta confiance en Dieu, et que tu sauras, si jamais un malheur t'atteint, lui offrir tes souffrances ! Oui, ma bien-aimée, tes pressentiments de ce soir étaient fondés et ne te trompaient pas : dans une heure, nous serons séparés. Mais, aie bon courage ! je suis, je n'ai pas besoin de te le dire, innocent du crime dont on m'accuse, et bientôt, je l'espère, je sortirai triomphant de cette épreuve.

L'émotion éprouvée par madame de N*** était telle, que non seulement elle n'interrompit pas son mari, mais qu'elle resta encore, après qu'il eut cessé de parler, quelque temps sans lui répondre. Enfin, revenant à elle :

— C'est donc vrai que tu vas être arrêté ? s'écria-t-elle avec un accent si déchirant, que je me sentis remué jusqu'au fond de mon cœur.

— Oui, mon amie, mais je te le répète, je suis innocent, et Dieu, en qui je mets toute ma confiance, ne m'abandonnera pas... A présent, tendre et chère épouse, compose, je t'en conjure, ton maintien, essuie tes larmes, reprends ton sang-

froid !... Il ne faut pas que devant mes geôliers tu trembles et tu pleures ! Ce n'est pas tout que de se résigner au malheur, on doit savoir aussi l'accepter avec dignité. Que tes pleurs et ton désespoir ne viennent pas déposer contre mon innocence ! Au nom de mon salut, sois calme ; je t'en conjure.

Pendant que M. N*** s'exprimait ainsi les coups de crosse frappés contre la porte d'entrée redoublaient de violence : nous entendions même une voix lugubre qui criait : — « Au nom de la loi, ouvrez »

— Obéissez, dit l'ex-lieutenant criminel en s'adressant à ses deux domestiques qui

venaient d'entrer dans la salle à manger pour prendre ses ordres.

— Mon ami, dit vivement madame N^{***}, ne pourrais-tu pas encore te sauver ? La maison est probablement entourée de troupes, mais cette cachette que nous possédons dans notre cellier...

— Non, ma chère femme, répondit l'ex-lieutenant criminel, je ne me cacherai pas!...

— Mais tu veux donc ma mort !... Tu ne comprends donc pas que, foi arrêté, je trouverai bien le moyen de me rendre assez coupable aux yeux de la loi pour me

faire incarcérer, afin de partager ton sort!... Tu ne comprends donc pas...

— Je ne comprendrais jamais, madame, répondit d'un air sévère M. N*** en interrompant sa femme, je ne comprendrais jamais que la douleur puisse vous faire oublier que Dieu a bien voulu vous accorder la joie d'être mère ; que cette joie n'est pas exempte d'obligations, et que parler ainsi que vous le faites est un crime de lèse-nature, indigne et de vous et du nom que vous portez !...

Cette remontrance faite d'une voix ferme, mais que la douceur des regards de l'ex-lieutenant criminel rendait moins

dure, me parut produire une profonde impression sur la pauvre femme.

— Merci, mon ami, de me rappeler ainsi aux sentiments du devoir et des convenances, dit-elle à son mari, en essuyant les larmes qui mouillaient son visage. Une femme ne saurait, en effet, mettre trop de soin à se rendre digne de l'honneur d'appartenir à un homme tel que vous ; un homme qui se trouve toujours au-dessus de la bonne et de la mauvaise fortune !... Oh ! ne craignez rien ! Je ferai en sorte de me mettre au niveau de votre vertu.

Madame de N*** achevait à peine de prononcer ces paroles, quand une vingtaine

de gendarmes envahirent la salle à man-
où nous nous trouvions.

— Quel est celui d'entre vous qui se
nomme le citoyen N*** ? demanda un offi-
cier qui tenait un rouleau de papier à la
main.

— Vous savez bien que c'est moi, lieu-
tenant, répondit M. N***.

— Le fait est, citoyen, que voilà long-
temps que nous vous connaissons ; mais
vous savez, la loi n'a rien à voir avec les
affections particulières et privées. Vous
reconnaissez être le citoyen N*** ?

L'ancien lieutenant criminel fit un signe affirmatif de tête.

— En ce cas, continua l'officier de gendarmerie, au nom de la loi, je vous arrête ! Soldats, entourez cet homme et ne le perdez pas de vue.

— Je suis à vos ordres, lieutenant, dit M. de N***, sans rien perdre de sa sérénité ; partons !

— Pas encore ! Je dois auparavant faire mettre les scellés sur vos papiers.

— Voici la clé de mon secrétaire. Permettez-vous que je l'ouvre ?

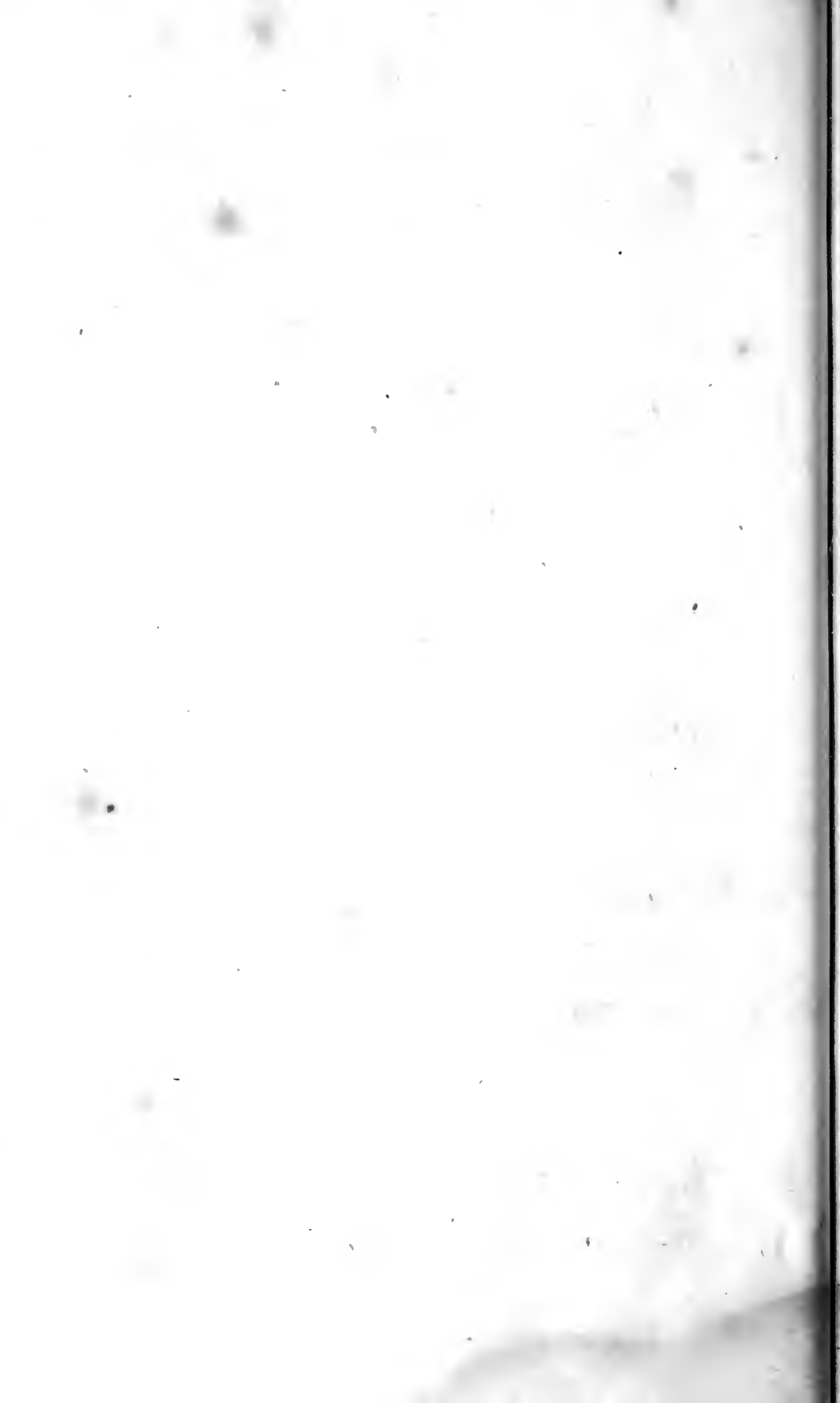
— Oui, citoyen ; car je sais que vous êtes honnête !

M. de N***, après avoir ouvert le secrétaire, prit une bourse pleine d'or et un portefeuille bourré d'assignats qui s'y trouvaient, et garda ces deux objets dans sa main.

— Cachez donc cela, lui dit vivement le lieutenant de gendarmerie à voix basse. Que diable ! je ne puis répondre de mes hommes, une dénonciation est si vite faite.

M. de N***, en se retournant alors, m'aperçut à ses côtés, et me glissa dans les mains ces deux objets en murmurant :

— Ah ! béni soit Dieu ! Je me sens plus tranquille. Je laisse ma femme et ma fille au-dessus des atteintes de la misère.



CHAPITRE XVIII

Je ne parlerai pas de la scène déchirante du départ : quoique madame de N*** fit les plus héroïques efforts pour conserver son sangfroid à la vue de sa fille qui éclatait en sanglots, elle ne put dompter plus long-

temps la douleur sans nom qui la torturait et se mit à pousser des cris déchirants.

— Partons, lieutenant, dit M. de N*** qui, à ce spectacle, sentait probablement son courage fléchir, et qui ne voulait pas se laisser vaincre.

— Vraiment, citoyen N***, s'écria l'officier de gendarmerie, je donnerais une année de solde pour vous voir libre !... Après tout, poursuivit le gendarme en élevant la voix de façon à ce que madame de N*** l'entendit, malgré la douleur qui l'absorbait ; après tout, je crois, connaissant le motif futile pour lequel vous êtes appréhendé au corps, que vous serez bientôt rendu à la liberté ! Je ne regarde même, à

vrai dire, cette arrestation que comme une simple formalité.

— Serait-il vrai, citoyen? demanda ma dame de N*** à l'officier avec un tel élan de cœur que je sentis les larmes me monter aux yeux ; mais non, je comprends votre généreux mensonge.

— Citoyenne, sur ma parole de soldat, dit l'officier de gendarmerie en mordillant sa moustache avec fureur, sur ma parole de soldat, je ne veux pas vous tromper, et j'ai dit ce que je pensais.

— Tu vois, ma bonne amie, que tu avais tort de te désespérer ainsi, ajouta M. de

N^{***}, en jetant à la dérobée un regard plein de reconnaissance sur l'officier de gendarmerie, qui droit et au port d'armes, gardait une immobilité de statue. Allons, embrasse-moi encore une dernière fois et dis-moi au revoir. D'ici à peu de jours, nous nous trouverons de nouveau réunis.

Madame de N^{***} et sa fille tombèrent alors dans les bras de M. de N^{***} et l'embrassèrent en pleurant, mais moins désespérées qu'elles n'étaient naguère.

— Partons ! s'écria tout à coup brusquement l'officier en sortant de son immobilité : j'ai laissé un convoi de prisonniers à Sauve, et je ne puis rester plus longtemps absent.

— Maurice ! s'écria madame de N*** en poussant doucement son neveu par le bras, j'espère que vous accompagnerez votre oncle ?

— Mais ma tante, je ne sais si je puis vous laisser seule.

— Oh ! ne craignez rien. A présent que je sais que l'absence de mon mari n'est que momentanée, que son arrestation, ainsi que vient de me l'apprendre le citoyen officier, n'est qu'une simple formalité, je suis calme. Partez, Maurice... Vous me rapporterez les derniers ordres de mon mari. Et qui sait, ajouta la pauvre femme, en se laissant aller, sentiment bien naturel dans un grand malheur, à l'espérance que l'on

venait de faire luire à ses yeux, et qui sait si vous ne trouverez pas à Sauve l'ordre d'élargissement de mon mari, et si vous ne reviendrez pas tous les deux ensemble!

— C'est possible, ma bonne tante, répondit Maurice, d'une voix tellement brisée que, si madame de N*** eût été moins absorbée par la pensée de la prochaine délivrance de son mari, elle aurait compris que tout espoir était perdu pour elle.

M. de N***, suivi et précédé par les gendarmes, sortit enfin de cette maison qui une heure auparavant présentait l'image du bonheur intime et qu'il laissait alors habitée par le désespoir. Je le suivis.

Nous traversâmes la cour dans un profond silence. Ce ne fut que quand la porte retomba derrière lui que le malheureux N^{***}, qui jusqu'alors avait montré une telle force d'âme, paya son tribut de faiblesse à l'humanité.

— Adieu! êtres bien-aimés, vous qui étiez ma vie, dit-il avec un attendrissement qui touchait aux larmes et en jetant un dernier et long regard sur cette maison où il avait été si heureux et qu'il savait bien ne plus revoir; adieu, ma femme et mon enfant! Que Dieu vous protège! Je ne puis plus rien pour vous! J'appartiens maintenant au bourreau.

L'ancien lieutenant criminel achevait

de prononcer ces paroles quand le lieutenant commandant la brigade de gendarmerie, s'adressant à lui :

— Citoyen, lui dit-il, je vous connais depuis de longues années, et je sais que pas un homme n'est plus loyal que vous. Voulez-vous me promettre que vous n'essaierez pas de fuir, et je vous laisserai marcher avec vos deux amis à vos côtés, les mains libres et pouvant causer tout à votre aise.

— Je m'engage à ne pas essayer de fuir, répondit aussitôt M. de N*** A présent, lieutenant, permettez-moi de vous remercier du plus profond de mon cœur de la générosité dont vous avez fait preuve à mon égard. Croyez que je ne puis trou-

ver de paroles assez énergiques pour vous exprimer toute la reconnaissance que me cause votre noble et généreux mensonge !

— Le fait est que, pour la première fois de ma vie, j'ai parjuré mon honneur de soldat, dit d'un ton bourru le lieutenant. Après tout, que diable, on a beau être gendarme, cela ne vous empêche pas d'appartenir toujours par quelque côté à l'humanité...

Tenez, j'ai souvent vu pleurer depuis que j'exerce ; eh bien, croyez-moi ! je ne me souviens pas de m'être laissé une seule fois attendrir ; mais tout à l'heure, si votre pauvre femme m'avait dit : Lieutenant, voulez-vous me faire le plaisir de laisser

échapper mon mari, je lui aurais répondu : Je serai fusillé, citoyenne, mais ça ne fait rien ; votre mari peut s'en aller !..... Il y a vraiment des moments dans la vie où l'on est d'une bêtise effroyable..

— Mon lieutenant, n'essayez point de me donner le change sur votre sensibilité : vous êtes bon , humain , compatissant , voilà la vérité.

— Du tout , saprebleu ! je ne suis pas compatissant ! Voulez-vous bien ne pas dire de pareilles choses. Vous tenez donc à me déshonorer ! Et la preuve que ma faiblesse de tout à l'heure a été un accident, c'est qu'à présent je ne suis pas plus ému en vous conduisant à la mort, que

s'il s'agissait pour moi de boire un verre de vin ! Mais, assez causé ! Je finirai, en continuant de bavarder ainsi avec vous, par me faire dénoncer par quelques-uns de mes hommes et être arrêté comme suspect.

Le lieutenant, après cette réponse, poussa son cheval au milieu de ses gendarmes, et nous restâmes seuls, l'ex-lieutenant criminel, Maurice et moi. Séparés par une distance d'une dizaine de pas de l'escorte, il nous était facile de causer sans craindre que notre conversation ne fût entendue ; mais nous avions tous les trois le cœur tellement gros, que nous gardions un morne silence.

Ce fut M. de N*** qui, le premier en
tama la conversation.

— Je regrette, mon cher hôte, que mon
hospitalité ait si mal tourné pour vous,
me dit-il ; mais je ne pouvais raisonnable-
ment prévoir ce qui est arrivé ; ce coquin
de Charles est la cause de tout ce mal-
heur. Dieu veuille qu'il n'en soit pas
puni !

— Oh ! il le sera, mon oncle, soyez-en
sûr ! s'écria Maurice avec véhémence, sur
mon honneur, je vous jure que cet infâme,
s'il échappe à la guillotine, mourra de ma
main !

— Maurice, dit gravement M. de N***,

le serment que vous venez de proférer est une mauvaise action. Oubliez-vous donc que ma fille n'a plus que vous au monde pour appui?

— Ah! mon bon oncle, croyez...

— Oui, je sais ce que vous valez, Maurice!

— Mais, monsieur, dis-je alors à M. de N***, quel est donc ce Charles qui vous a dénoncé?

— J'allais vous raconter son histoire, lorsque l'on est venu m'arrêter; écoutez-moi à présent, je vais vous la dire.

M. de N*** se recueillit pendant quelques secondes, puis reprit bientôt d'une voix aussi calme et aussi naturelle que s'il eût été dans son salon :

— Charles, me dit-il, est un de mes parents. Je ne vous raconterai ni son enfance indomptable, ni sa déplorable jeunesse. Qu'il vous suffise de savoir que Charles, à vingt-cinq ans, comparut devant moi comme accusé d'avoir commis un assassinat et un faux ! En mon âme et conscience, il était coupable de ces deux crimes, et si j'eusse voulu employer tous les moyens d'action que la loi m'accordait, il serait mort sur la roue ! Mais non !

Pour la première fois je faiblis dans

l'accomplissement de mon devoir, et je sauvai le coupable de la peine capitale : il fut seulement condamné, son faux ne pouvant être mis en doute, à la flétrissure et aux galères. Voilà l'homme à qui je dois de me trouver aujourd'hui à la veille de monter sur l'échafaud.

— Ne poursuivez pas ce récit, je vous en prie, dis-je à M. de N*** en l'interrompant, ces souvenirs du passé ne peuvent que vous être pénibles.

A la clarté de la lune, alors dans son plein, je vis passer sur le visage de l'ex-lieutenant criminel un indéfinissable sourire de tristesse mélancolique.

— Je vous sais gré, mon cher monsieur, de votre délicatesse, me répondit-il d'une voix pleine de résignation et de douceur; mais, hélas! je me sens trop près de l'éternité pour que l'image de mon passé se présente avec quelque vivacité à mon esprit! Ma jeunesse n'apparaît, en ce moment, à mes yeux, que comme un rêve confus et effacé, qui brave l'analyse et qu'un prochain réveil va dissiper!

— Ne parlez pas ainsi, je vous en conjure, m'écriai-je avec un attendrissement que je ne pus dissimuler; qui sait si cet avenir que vous croyez fini ne vous réserve pas encore de longs jours de calme et de bonheur? Nous vivons à une époque où l'imprévu est seul probable, à une époque

où les événements les plus divers et les plus étranges se multiplient avec une telle rapidité, que l'homme sage ne doit se laisser aller ni au découragement, ni à la confiance!

En réponse à ces paroles d'espérance, que je prononçais sans oser, hélas! y croire moi-même, l'ex-lieutenant criminel se contenta de tourner lentement la tête en signe de doute, de dénégation; puis, après un moment de silence, et probablement dans l'intention de couper court à la conversation, il reprit son récit :

— Charles, continua-t-il, était aux galères lorsque la révolution éclata. Vous dire de quelle façon il s'y prit pour par-

venir à recouvrer sa liberté, c'est ce que j'ignore; probablement, il trouva le moyen de se faire passer pour une victime politique; toujours est-il qu'il ne tarda pas à devenir un orateur véhément, un patriote remarquable, enfin, une de ces mille et une puissances qui règnent aujourd'hui sur la France par l'audace éhontée qu'ils déploient, et par la terreur qu'ils inspirent.

Des ennemis, jaloux de sa popularité, l'accusèrent devant une assemblée d'électeurs d'être dévoué à la monarchie. Charles, tombant dans le piège, demanda que l'on fournît la preuve de cette accusation. La preuve, lui répondit-on, tu la portes sur ta personne. Jette bas ta carmagnole,

et l'on verra sur tes épaules, tracés en signes indélébiles, les emblèmes de la royauté.

Cette révélation accablante fit échouer la candidature de mon parent, qui, la rage et la vengeance dans le cœur, dut quitter la ville où ses antécédents venaient d'être dévoilés d'une façon si publique et si éclatante.

Le misérable, oubliant alors et ses épouvantables antécédents et la partialité que j'avais eu la faiblesse de déployer à son égard, ne vit plus en moi que le juge qui l'avait fait flétrir, que l'homme qui avait brisé son avenir, et il tourna contre moi toute sa rage. Déjà une fois j'ai été arrêté

sous un prétexte tellement ridicule, que devant la futilité de l'accusation, et devant surtout la colère et les menaces que montrèrent et firent entendre les paysans, l'autorité ne crut pouvoir me garder en prison plus de vingt-quatre heures.

Aujourd'hui, éclairé par l'expérience, Charles, ainsi que nous l'a appris mon neveu, a trouvé un moyen infailible pour me perdre sans ressource. Il a simulé une lettre qui me serait adressée par un émigré, lettre que le hasard a fait, dit-il, tomber entre ses mains, et que, patriote dévoué, il s'est empressé de remettre au comité de salut public. Vous comprenez que devant une accusation si accablante pour moi, il ne m'est plus permis de conserver le moindre espoir.

— Pourquoi cela? m'écriai-je avec vivacité. Qui vous empêchera de dévoiler à vos juges la ruse infernale dont vous êtes la victime?... Vous leur raconterez et l'infamie de votre parent et la vengeance qu'il croyait avoir à exercer contre vous, et vous sortirez triomphant de cette accusation...

— On ne sort jamais triomphant, de nos jours, d'une accusation capitale, me répondit tranquillement l'ex-lieutenant criminel; il n'y a pas un seul exemple d'un citoyen absous, lorsqu'à son dossier s'est trouvée une preuve matérielle contre lui...

— Mais cette prétendue lettre d'un émigré est un faux...

— Certes. N'importe, je vois et j'entends déjà d'ici mes juges : Le citoyen N***, dira l'accusateur public, est convaincu d'avoir entretenu des relations criminelles avec un ci-devant, un ennemi de la République; nous possédons leur correspondance, en voici un passage. Alors, l'accusateur public donnera lecture au tribunal du passage le plus compromettant de la lettre écrite par mon cousin; des cris de fureur et d'indignation retentiront de tous côtés dans la salle d'audience; le peuple demandera que les débats soient clos et que l'on aille aux voix; puis, deux minutes plus tard, le président du tribunal proclamera, au milieu des bravos frénétiques de l'auditoire, la sentence qui me condamnera à mort, et tout sera dit! N'essayez donc pas de me donner un espoir que vous ne

pouvez pas avoir vous-même, et qui ne ferait, si je m'y laissais aller, que de rendre mes derniers moments plus cruels !

Je compris qu'avec un homme aussi énergiquement trempé que l'était le lieutenant criminel, mes consolations banales étaient déplacées, et je gardai le silence. Pensant aussi qu'il ne serait pas fâché de passer les dernières heures qui lui restaient, seul avec son neveu Maurice, je m'éloignai peu à peu de lui, afin de ne pas le troubler dans ce dernier entretien.

CHAPITRE XIX

Il était près de deux heures du matin lorsque nous arrivâmes à Sauve. Un peu avant d'atteindre cette petite ville, le lieutenant de gendarmerie avait fait placer M. de N*** au milieu de ses soldats. Maurice

et moi, après avoir donné une dernière poignée de main à l'infortuné de N***, nous nous réfugiâmes dans un cabaret pour y passer la nuit.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ni le jeune homme ni moi ne songeâmes à profiter du mauvais lit qui se trouvait dans notre chambre. Assis en face l'un de l'autre, sur deux chaises vermoulues et boiteuses, nous nous regardions sans nous voir et nous observions un pénible silence.

Plusieurs fois, Maurice poussa des exclamations de joie en s'écriant : « Il est sauvé ! » Alors je l'interrogeais et le jeune homme me communiquait un de ces

projets insensés et impraticables comme le désespoir peut seul en inspirer ; un moment je partageais son espoir, mais bientôt la réalité m'apparaissait telle qu'elle était et non telle que nous la faisions ; alors, en entendant mes objections, Maurice poussait un profond soupir et retombait dans son morne silence.

A peine les premières lueurs du jour apparurent-elles à l'horizon, que nous nous empressâmes de nous rendre à la maison de détention, où l'ex-lieutenant criminel avait été réuni au convoi de prisonniers qui était arrivé la veille.

Grâce à mon uniforme, qui me donnait une certaine autorité morale ; grâce sur-

tout à une pièce de trente sols que je sus glisser à propos dans la main toute grande ouverte et à moitié tendue vers moi du porte-clés, j'appris que le convoi devait se diriger vers Paris, et que les prisonniers étaient destinés à comparaître devant Fouquier-Tinville.

— Hélas ! s'écria Maurice, mon oncle avait raison : rien ne peut le sauver !

Le jeune homme, après avoir prononcé ces mots avec un accablement extrême, se laissa tomber sur une chaise, et, la tête appuyée entre les mains, parut plongé dans une méditation profonde.

— Allons, Maurice, du courage, lui dis-

je, en lui frappant amicalement sur l'épaule, que diable, quand on est homme, on ne se laisse pas terrasser ainsi par la douleur. Allons, levez-vous, et puisque le citoyen, continuai-je en désignant le porteclés, nous assure que nous ne pourrons pas voir les prisonniers avant dix heures, si toutefois cette autorisation nous est accordée, employons les heures qui nous restent à prendre un peu de repos et de nourriture: venez.

Maurice se leva alors de dessus sa chaise. Je vis à ses yeux rouges et abattus que c'était pour cacher ses larmes qu'il avait fait semblant d'être absorbé par ses réflexions.

Une fois que nous fûmes hors de l'es-

pèce de loge où nous avait reçu le geôlier, je regardai autour de moi pour voir si personne ne pouvait nous entendre ; puis, satisfait de mon examen, car la rue était déserte, je me penchai vers l'oreille de mon compagnon, et baissant la voix :

— Maurice, lui dis-je, ne vous désolez pas ainsi : Dieu vient de m'envoyer une idée qui, je l'espère, doit sauver votre oncle.

— Oh ! je vous en conjure, ne me communiquez pas votre projet avant d'avoir mûrement examiné s'il est praticable, me répondit-il en me serrant fortement la main : la désillusion serait pour moi trop cruelle !

— Non, Maurice, je ne me trompe pas... ce projet n'est pas un rêve de mon imagination. Hier déjà il flottait indécis dans mon esprit, mais le désordre de mes idées m'empêchait de le saisir dans son ensemble. Ecoutez-moi attentivement, peu de mots me suffiront pour vous mettre au courant de mon espérance, vous verrez que nous avons dix bonnes chances pour nous contre une seule mauvaise... Oui, je vous le répète votre oncle est sauvé.

A l'air de conviction et de fermeté avec lequel je prononçai ces paroles, Maurice, quoiqu'il ne sût pas le premier mot de mon dessein, éprouva une telle joie qu'il se jeta dans mes bras, et, me serrant tendrement contre son cœur :

— Ah ! mon ami, me dit-il, à partir de ce moment, je vois en vous mon frère. Mais parlez vite, je vous en conjure!

— Voici, Maurice, le moyen que j'ai imaginé pour assurer pendant la route l'évasion de votre oncle...

— Quoi ! s'écria le jeune homme en m'interrompant, votre projet s'applique donc à la possibilité de faire évader mon oncle?

— Mais certes !... ne s'agit-il donc pas de le sauver, répondis-je, fort étonné de l'exclamation de Maurice.

— De le sauver, oui, reprit-il ; mais vous oubliez qu'en offrant à mon oncle le moyen de s'évader, nous ne le sauverons pas, car il nous refusera.

— Mais c'est impossible, Maurice.

— Impossible, me dit Maurice, dont le visage un moment éclairé par l'espérance avait repris sa première expression d'accablement et de stupeur. Impossible ! Hélas ! n'avez-vous pas été témoin des prières et des supplications que je lui ai adressées hier au soir pour le déterminer à fuir, avant que l'on ne vînt l'arrêter et de l'obstination inébranlable avec laquelle il m'a refusé. Merci, cher et excellent ami, de votre intérêt, mais hélas ! je le vois, vous

ne pouvez rien pour mon oncle ! il doit mourir et il mourra.

— Dame ! que voulez-vous, Maurice, que je vous réponde ? Un innocent qui marche volontairement à l'échafaud lorsqu'il pourrait y échapper par la fuite, est un fou sublime que l'on peut admirer et plaindre, mais non sauver ! Je désespère à présent du salut de votre excellent oncle.

Après une course de quelques heures aux environs de la ville, car nous étions, Maurice et moi, tellement agités, que l'immobilité nous eût été impossible, nous revînmes à la maison de détention.

— Vous ne pouvez entrer, citoyens, nous

dit le porte-clés, dont j'avais fait la connaissance, à moins d'avoir un permis de l'un des membres du comité de salut public. La consigne est formelle à cet égard.

Le président du comité de salut public, chez qui nous nous rendîmes de suite, se refusa d'abord formellement à nous délivrer un laisser-passer; mais ayant appris qu'il s'agissait de M. N***, il changea aussitôt de ton et de langage, et me donna l'autorisation que nous sollicitions.

— Vous voyez, me dit Maurice en sortant, à quel point mon oncle est estimé et apprécié par ses ennemis! Il y a des carac-

tères et des vertus que l'on ne peut méconnaître, des hommes qui en imposent et que l'on respecte, même lorsqu'ils sont tombés dans le malheur !

La maison de détention de la petite ville de Sauve, qui servait seulement à renfermer les prisonniers de passage conduits à Paris, était un ancien couvent que l'on avait, tant bien que mal, approprié à la hâte pour cette nouvelle destination. Lorsque nous revînmes munis de notre permis, le geôlier nous apprit que les prisonniers étaient à déjeuner en commun dans l'ancien réfectoire, et il nous demanda si nous désirions attendre la fin de ce repas, afin de pouvoir voir M. de N*** en particulier. Comme le convoi devait se

remettre dans une heure en marche, et que par conséquent les minutes étaient précieuses, nous répondîmes que désirant seulement voir le citoyen N*** et n'ayant rien à lui communiquer de secret et de particulier, peu nous importait la présence de ses compagnons d'infortune.

Après avoir traversé un long corridor coupé par plusieurs portes épaisses, nous arrivâmes dans le réfectoire où se tenaient les prisonniers.

M. de N***, à notre vue, se leva vivement de table et s'avança vers nous en nous tendant la main.

— Maurice! monsieur! s'écria-t-il en

nous apercevant, son neveu et moi, je ne puis certes blâmer cette dernière preuve d'amitié et de dévoûment que vous voulez bien me donner en venant me trouver jusqu'ici, mais je vous avoue que j'eusse préféré ne pas vous revoir ! Je fais mes efforts pour me détacher entièrement de la terre, et tout ce qui me rappelle une affection affaiblit mon courage !

— Quoi, mon oncle, dit le jeune homme avec un profond accent de tristesse, vous me refusez cette dernière consolation ! Vous me repoussez !...

— Non, mon bon Maurice, j'aurais préféré, je le répète, que tu ne fusses pas venu, mais à présent que tu es près de

moi, je ne me sentirai plus le courage de me priver de ta présence... Au reste, j'ai encore quelques instructions à te donner au sujet de ma famille!... Suis-moi!...

M. de N*** après m'avoir, par un signe de tête et par un regard, demandé la permission de rester seul un moment avec son neveu, prit ce dernier par le bras et l'entraîna à l'extrémité du réfectoire.

Je me mis alors à considérer les compagnons d'infortune de N*** avec plus d'attention que je ne l'avais fait jusqu'alors. Deux surtout, parmi une dizaine qu'ils étaient, attirèrent plus spécialement mes regards : le premier était un homme jeune

encore — il pouvait avoir de trente-huit à quarante ans — qui, vêtu de noir avec une sévérité pleine de recherche, avait un air de morgue, presque de dignité, qui ne devait guère lui attirer de sympathies. Paraissant se soucier fort peu de ses compagnons, il semblait absorbé dans de profondes réflexions, et de temps à autre un sourire dédaigneux passait sur ses lèvres ; la seconde personne que je remarquai était une vieille femme, qui, vêtue avec un luxe inouï, formant un contraste frappant avec la piteuse position dans laquelle elle se trouvait, tenait à haute voix les propos les plus anti-révolutionnaires.

Elle parlait de cet excellent M. Robespierre et de ce bon vétérinaire Marat, avec

une verve et un mépris incroyables. Les gendarmes présents, n'ayant pu réussir à lui imposer silence, avaient fini par la traiter de vieille folle et par lui laisser exhaler sa colère tout à son aise. Ensuite il était évident pour moi que les propos de cette femme contrariaient vivement les autres prisonniers qui n'osaient ni les approuver, dans la crainte d'aggraver leur position, ni les blâmer de peur de passer pour des sans-culottes.

— Ce qui me contrarie, disait la vieille accusée, c'est de penser que messieurs les sans-culottes ayant épousé nos femmes de chambre, j'en serai réduite, avant de monter sur la guillotine, à me laisser faire ma toilette par les aides-exécuteurs...

— Madame la marquise, lui répondit l'homme habillé de noir et à l'air dédaigneux et hautain, qui jusqu'alors avait gardé un silence opiniâtre, notre naissance nous met au dessus de toutes ces indignités.

— Notre naissance, monsieur, répéta aisément la marquise, dites ma naissance, si cela vous plaît, mais ne parlez pas de la vôtre. Personne n'ignore que votre père, d'abord tondeur de draps, puis ensuite très riche manufacturier, vous a laissé un nom fort plébéien, que vous avez jugé à propos de défigurer d'abord, puis d'ennoblir par la suite, mais que vous n'appartenez nullement à notre caste...

— Madame! s'écria le prisonnier fu-

rieux, je ne me serais jamais attendu à un pareil propos de votre part ! Au reste, tout le monde sait que, si vous avez épousé M. le marquis de C***, cela ne vous empêche pas d'être la-petite fille-d'un apothicaire...

— Insolent ! Mon grand-père un apothicaire ! Bélître ! calomniateur... Au reste, je suis bien sotte de me mettre en colère contre vous ! N'avez-vous pas toujours eu pour principe de décrier les grandes maisons en croyant par là relever la bassesse de votre origine !... Vraiment, en songeant que, plutôt que de vous réclamer de tous les patriotes et de tous les va-nu-pieds qui composent votre famille, vous préférez monter sur l'échafaud, afin de passer pour

un ci-devant, je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur et de reconnaître que vous n'aurez pas volé le supplice qui vous attend.

Je ne puis dire la triste impression que me causa cette misérable et mesquine querelle dont je ne rapporte que le début et qui dura jusqu'au départ des condamnés. Ces gens, qui, sous peu, devaient mourir d'une façon si horrible, se disputant à propos de titres plus ou moins vrais de noblesse, montraient l'humanité sous un triste aspect.

Il y avait à peu près une demi-heure que nous étions avec les prisonniers lors-

que le geôlier vint nous avertir qu'il fallait nous retirer.

Les adieux de Maurice et de son oncle furent touchants : pour la première fois depuis son arrestation, le lieutenant criminel montra une lueur de faiblesse, et ne put retenir une larme en prononçant le nom de sa femme et de sa fille !

— Adieu, monsieur, me dit-il en m'embrassant, que Dieu reconnaisse par le bonheur de votre vie la générosité et la noble pitié que vous m'avez montrées, et l'un de mes vœux les plus ardents sera accompli !

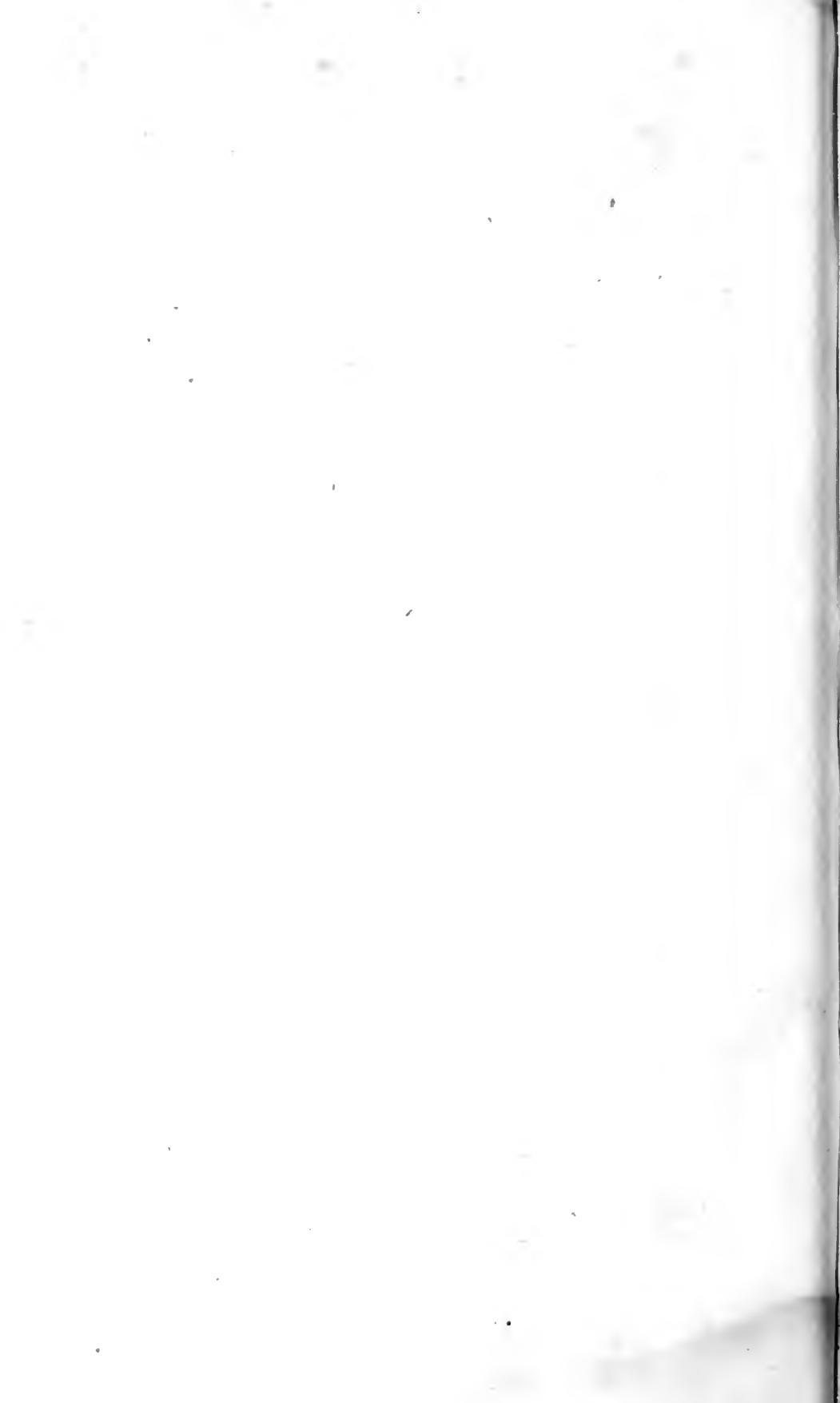
Je ne cacherai pas que, sentant ma fer-

meté faiblir, je n'eus que la force de m'enfuir sans répondre.

Nous trouvâmes en sortant la plus grande partie des habitants de la petite ville de Sauve réunis devant la porte de la prison et attendant le départ des condamnés pour les voir passer. Nous nous joignîmes à eux. Déjà les deux voitures attribuées à ce transport étaient arrivées, déjà la moitié de l'escorte caracolait à cheval, lorsque le geôlier sortit d'un air effaré, et, s'adressant à la foule :

— Y a-t-il un médecin? demanda-t-il à haute voix. Un misérable ci-devant, afin d'éviter le supplice qu'il a mérité, vient de s'enfoncer un couteau dans la poitrine!

A ces paroles, une poignante émotion me saisit au cœur ; je regardai Maurice, et je devinai à la pâleur extrême et à l'également de son regard que la même pensée venait de se présenter en même temps à mon esprit et au sien.



CHAPITRE XX

Que l'on juge combien mon émotion augmenta encore, lorsque j'entendis partir tout à coup, derrière moi, un de ces cris tellement déchirants que l'on ne peut les traduire avec la plume — un de ces

cris que la douleur, atteignant aux limites de la folie, peut seul trouver — et quand, en me retournant, je vis madame de N***, que sa fille soutenait dans ses bras.

— Ma tante! Vous ici! s'écria Maurice en apercevant la malheureuse femme et en se précipitant à son secours. Au nom du ciel! calmez-vous!...

— N*** est mort! dit l'infortunée d'une voix sourde et sans que rien indiquât en elle qu'elle eût reconnu son neveu. Laissez-moi mourir!... Je veux le rejoindre!... c'est mon devoir!...

Madame de N*** resta alors pendant quelques instants dans une immobilité ef-

frayante ; puis, poussant enfin un nouveau cri, elle tomba dans une épouvantable crise de nerfs.

Je dois rendre cette justice aux habitants de Sauve qu'ils se montrèrent excellents et pleins de pitié pour la pauvre victime ; ils offrirent à l'envi leurs services à Maurice et l'aidèrent avec empressement à transporter sa tante dans une maison voisine.

Pendant que cette scène de désolation avait lieu au dehors, un médecin était entré dans la prison pour tâcher de conserver à l'échafaud, le ci-devant qui venait de tenter de s'y soustraire par une mort volontaire.

Au moment où l'Esculape de province passait le seuil de la maison de réclusion je le saisis par le revers de son habit, et lui demandai avec une impérieuse vivacité quel était le prisonnier qui avait voulu se suicider, et s'il avait réussi.

— Je ne le connais pas personnellement, me répondit-il, c'est un homme vêtu de noir et âgé d'environ quarante ans; il vient d'entrer dans l'agonie et n'a pas plus de cinq minutes à vivre! Ses compagnons sont consternés; il n'y a qu'une vieille pimbèche, ridiculement attifée, que ce spectacle semble n'avoir nullement impressionnée. Elle ne fait que lever les épaules d'un air de pitié et répéter sur le même ton :

— Monsieur aura eu peur de retrouver, ce qui eût pu compromettre sa noblesse, quelque cousin-germain parmi les aides chargés de son exécution ! Voilà pourquoi il s'est si bravement transpercé !

— Mais alors m'écriai-je sans lâcher le revers de l'habit du médecin, ce n'est donc pas le citoyen N*** qui s'est suicidé ?

— Mais nullement, me répondit-il, je connais personnellement le citoyen N*** que je viens en effet d'apercevoir parmi les reclus, c'est un homme de grand cœur, qui ne craint pas l'échafaud et que sa religion empêcherait au reste d'attenter à ses jours.

— Merci, m'écriai-je en abandonnant le médecin, et en me lançant comme un fou dans la direction de la maison où Maurice venait de transporter sa tante.

— Maurice, dis-je en arrivant, ce n'est pas ton oncle qui s'est tué!... je te jure sur l'honneur que je ne cherche pas à te tromper, ton oncle se porte bien.

Prodige de tendresse, que je raconte parce que je l'ai vu, mais que je ne me charge pas d'expliquer : madame de N*** qui, au moment où je prononçai ces paroles, était toujours en proie à une de ces crises nerveuses qui suffisent pour ébranler la raison la plus forte; madame de N*** qui se tordait sur sa couche de douleur, et

que cinq hommes robustes étaient presque insuffisants à contenir pour l'empêcher de se briser la tête contre les murs ; madame de N***, dis-je, dès que j'eus annoncé à Maurice que le suicidé n'était pas son oncle, se calma comme par enchantement, retrouva la raison, la parole, et me demanda d'une voix fort intelligible, quoique encore un peu tremblante, si j'étais bien assuré de ne pas me tromper.

Sur ma réponse affirmative, la malheureuse se leva vivement et se dirigea vers la porte en disant qu'on la laissât sortir si on ne voulait pas la tuer, car elle avait besoin de voir son mari.

Madame N***, soutenue par Maurice, se

dirigeait vers la prison, lorsque je la rejoignis.

— Madame, lui dis-je, ne vous désespérez pas d'avance, et veuillez m'attendre : je cours chez le président du comité de sûreté publique chercher un laisser-passer qui vous donnera accès dans la maison de réclusion.

— C'est inutile, interrompit un des assistants, voici les prisonniers qui sortent pour remonter en voiture.

En effet, un mouvement qui s'opéra aussitôt dans la foule vint confirmer ce propos, et quelques secondes plus tard nous

vîmes apparaître au milieu d'une haie de gendarmes les victimes vouées à Fouquier-Tinville.

— Mon ami ! s'écria madame de N*** qui, en apercevant son mari, repoussa tous ceux qui l'entouraient, ainsi que Maurice, qui essayait en vain de la retenir, et se précipita avec une sauvage énergie vers celui qu'elle était habituée depuis tant d'années à respecter et à aimer.

Hélas ! cet élan du cœur, qui eût désarmé la rage de tigres, ne put rien sur l'inflexible consigne : les gendarmes saisirent brutalement la malheureuse femme

et l'empêchèrent d'arriver jusqu'à son époux.

— Que diable ! lui dit l'un d'eux, si tu fais de telles façons parce que l'on emmène ton citoyen, à quelles extravagances te livreras-tu donc le jour où on lui coupera le col ?...

— Mais mon mari sera donc condamné à mort ! s'écria madame N*** en chancelant.

— Parbleu ! reprit le gendarme, crois-tu bonnement que la République s'amuse à héberger et à payer le transport des conspirateurs pour rien du tout ? Fou-

quier-Tinville est un gaillard qui ne fait pas crédit ! Avec lui, il faut payer comptant.

Je suis persuadé que, si le gendarme eût pu se douter du terrible effet que devait produire sa brutale réponse, il se fût tû ; mais, habitué aux scènes de désolation, et regardant sans doute comme la chose la plus insignifiante du monde une exécution à mort, il ignorait qu'il est des paroles qui tuent aussi bien que la hache du bourreau.

Madame de N^{***}, à cette révélation, qui la frappait comme un coup de foudre, car jusqu'alors elle n'avait pas cru son mari en danger, madame de N^{***},

dis-je, s'affaissa doucement et resta privée de sentiment entre les bras de Maurice.

Jamais je n'oublierai l'expression de fureur sublime que refléta le visage de l'ex-lieutenant criminel, lorsqu'il vit tomber sa femme ; l'éclair qui brilla alors dans le regard de cet homme, ordinairement si calme et si digne, fit reculer les gendarmes ; si N*** eût pu, en ce moment, s'emparer d'une arme, je suis intimement persuadé qu'il eût mis en fuite les vingt soldats qui l'entouraient.

Toutefois, comprenant probablement son impuissance et ne voulant pas compromettre inutilement son caractère, N***

reprit presque aussitôt l'air calme et digne qui ne l'abandonnait jamais, et ses yeux se levèrent vers le ciel avec une indéfinissable expression de résignation douloureuse.

— Allons, en route! s'écria l'officier de gendarmerie qui commandait l'escorte et qui, la veille, s'était montré si humain envers l'ex-lieutenant criminel, lorsqu'il avait procédé à son arrestation.

L'appel des prisonniers, qui déjà avait été fait à leur sortie de prison, se renouvela lorsqu'ils montèrent dans les voitures.

— La citoyenne A. R***! dit l'officier après avoir crié une dizaine de noms. Personne ne répondit.

— La citoyenne A. R***! répéta le lieutenant avec un commencement d'inquiétude, car il craignait qu'un des accusés confiés à sa garde ne se fût évadé. Le même silence continua de régner dans les rangs des prisonniers.

— Eh bien! quoi, personne ne répond! continua l'officier en pâlisant. Mais je suis fou de m'inquiéter! continua-t-il, ma liste porte les noms de quatre femmes, et je vois quatre femmes ici..... C'est du mauvais vouloir et pas autre chose!

— Mais vous ne m'avez pas appelée, moi ! monsieur le gendarme ! dit la vieille marquise dont j'ai déjà parlé.

— Je ne vous ai pas appelée ? Comment vous nommez-vous donc ?

— Je me nomme la marquise A. de R*** de V***, et non la citoyenne A. R***, tout court. Vous comprenez qu'il est des insultes que l'on ne peut accepter!...

— Vieille folle ! murmura l'officier en haussant les épaules. Allons, en voiture !

— Du tout, gendarme, je ne veux pas monter en voiture... J'ai protesté dès le moment où l'on est venu m'arrêter, et je continuerai de protester tout le long de la route. Je ne reconnais pas à vos messieurs Robespierre le droit de faire appréhender au corps, au nom de la République — une association illicite de voleurs et d'assassins — une femme noble à douze quatre quartiers... Ma tête vous appartient, mais non pas mon honneur, vous me conduirez à l'échafaud, je le sais, mais mon devoir est, je vous le répète, de protester, et je proteste.

— Soit, la vieille, proteste tant que tu voudras ; seulement, dépêche-toi de

monter en voiture, ou je vais me fâcher.

— Ma volonté est de rester, et me considérant en droit, sinon en fait, comme libre, puisque je suis illégalement arrêtée, je ne monterai pas en voiture, répondit la vieille marquise avec une résolution comique.

— Il ne faut pas vous étonner, mon lieutenant, dit le brigadier de gendarmerie, depuis trois jours que j'accompagne ces conspirateurs, cette vieille fée Carabosse n'a pas manqué une seule fois de jouer la même comédie. Nous devons tous les jours la porter de force.

— Eh bien ! faites aujourd'hui comme tous les jours, répondit le lieutenant.

Trois ou quatre gendarmes s'élançèrent aussitôt vers la marquise, mais la vieille femme, sortant de dessous sa mante un couteau ensanglanté — celui-là même avec lequel le fils de l'ex-tondeur de draps avait accompli son suicide, — s'appuya contre la portière et se mit en défense.

A ce coup de théâtre les gendarmes restèrent immobiles; il y avait un tel ridicule mêlé à un tel danger à lutter avec cette vieille femme, qu'ils ne savaient quelle conduite tenir.

— Lieutenant, dit l'un d'eux en riant, faut-il que j'aille chercher un renfort d'artillerie? Nous ne viendrions jamais à bout, sans canon, de cette Jeanne d'Arc centenaire!

— Vraiment, j'ai tort de vous menacer, dit alors la marquise de A. R***; en y réfléchissant, j'aime mieux me servir de cette arme contre moi-même!..... Que l'un de vous fasse un pas vers moi, et je me plonge ce couteau dans le cœur!...

Jusqu'alors le lieutenant n'avait pu, malgré l'impatience que lui causait l'entêtement de la vieille, s'empêcher de rire de cette héroïque défense, mais à cette me-

nace de sa prisonnière, il se troubla sérieusement.

— Il ne manquerait plus que cela pour m'achever, murmura-t-il entre ses dents. Deux prisonniers qui se déroberaient, par la mort, à l'échafaud ! je serais perdu ! Voyons, madame la marquise, continua-t-il en essayant de se rendre favorable, par cette concession, l'esprit de la prisonnière, que désirez-vous ? qu'exigez-vous ? Je suis tout prêt, en tant que mon devoir ne s'y opposera pas, à vous accorder toutes les commodités possibles. Parlez.....

La marquise allait répondre, quand un gendarme, qui s'était glissé derrière la

voiture, lui jeta une couverture sur la tête ; puis, se précipitant vers elle, la saisit à bras le corps avant qu'elle pût se servir de son arme.

De grands éclats de rire retentirent dans la foule ; le fait est que, si cet épisode burlesque fût arrivé avant l'évanouissement de l'infortunée madame de N***, il m'eût été difficile de ne pas prendre part à la gaîté qu'il provoqua.

— Cela m'est bien égal, d'être vaincue, s'écria la marquise pendant qu'on la hissait en voiture. Je n'ai cédé qu'à la force, et l'honneur du principe est sauvé ! Je proteste toujours contre la République !

Déjà la foule s'écartait pour livrer passage au funèbre convoi, lorsqu'un nouvel incident vint en arrêter encore le départ. Un garçon d'écurie, monté à poil sur un cheval poussif, s'avança vers le lieutenant et lui dit quelques mots à voix basse.

— Es-tu fou? s'écria l'officier. Quoi! tu te figures que je m'en vais faire dételer mes voitures pour t'en livrer les chevaux!...

— Mais, lieutenant, il n'y a pas à balancer; il s'agit du secrétaire-général et intime du représentant de Marseille, du citoyen Jouveau. Or, tu dois savoir qu'il a le bras long, le citoyen!... En deux traits

de plume, il te mettrait à pied, et avec un mot de plus, il te ferait conduire en lieu de sûreté par tes propres soldats!... Faut donc pas me refuser avec tant d'empressement et sans réfléchir...



CHAPITRE XXI

Au nom de Jouveau, nom que je m'attendais si peu, certes, à entendre prononcer devant moi, une inspiration soudaine me traversa l'esprit. Je crus voir dans cette singulière rencontre le doigt de

Dieu, et quoique je me fusse, le lecteur doit s'en souvenir, séparé en fort mauvais termes de mon cousin, je résolus de faire auprès de lui un appel à notre ancienne amitié, en faveur du malheureux lieutenant criminel.

M'adressant aussitôt à l'officier de gendarmerie : Mon collègue, lui dis-je, le citoyen Jouveau est mon parent et je le connais intimement ; si vous m'autorisez à me rendre auprès de lui de votre part, je me fais fort d'arranger cette affaire.

— Vous me rendriez un véritable service, me répondit le gendarme ; allez, je vous attends.

Je m'élançai aussitôt en croupe derrière le garçon d'écurie.

Trois minutes plus tard, je descendais devant la maison de poste, où se tenait une voiture dont les cinq chevaux dételés, couverts d'écume et de sueur, semblaient exténués et étaient, certes, incapables de continuer leur chemin.

— Eh bien ! s'écria Jouveau lui-même en passant la tête à travers la portière et en s'adressant au garçon d'écurie, eh bien ! et ce nouvel attelage, où est-il ?

— On ne peut te le donner, cousin, répondis-je en me laissant glisser le long de

la croupe du cheval et en courant vers la portière.

Je dois avouer que ma vue arracha à Jouveau une grimace assez significative et nullement flatteuse pour mon amour-propre : il était évident que mon cousin se fût volontiers passé de ma présence.

— Quoi, Jouveau, lui dis-je, c'est ainsi que tu me reçois ! Ingrat ! tu fronces les sourcils en m'apercevant, tandis que moi, je cours à toi les bras ouverts !

— Cousin, me répondit Jouveau, tu sais que je ne suis nullement vindicatif et que les injures n'ont pas prises sur moi, mais tu n'ignores pas non plus que je déteste

rencontrer l'ennemi sur mon chemin. Or, en l'apercevant, je me suis rappelé, non les propos et les malédictions que tu m'as jetés à la tête en prenant congé de moi, mais bien les sermons que tu avais pris l'habitude de me faire et j'ai frémi en songeant que tu allais encore m'accabler de morale. A présent, es-tu converti aux bons principes et devenu un aimable égoïste, un bon vivant ! Alors, c'est tout différent, je te tends la main de tout cœur.

— Oui, cousin, répondis-je en affectant une gaieté loin de mon cœur, je suis converti aux bons principes, et je conviens que j'ai été jusqu'à présent un imbécile de repousser la fortune qui s'est

offerte à moi, parce qu'elle se présentait d'une façon un peu irrégulière! Vive le plaisir et l'or! voilà ma nouvelle devise.

— Ah! parbleu, s'écria Jouveau, dont le visage s'était éclairci à mesure que je parlais, je ne me serais jamais attendu à une pareille conversion. Je te retrouve tel que mon cœur t'avais rêvé! Cousin, un pressentiment me dit que nous n'aurons, ni toi ni moi, à nous repentir du hasard qui nous réunit d'une façon si imprévue. Je sais que je puis implicitement compter sur ta probité vis-à-vis de moi, je te reconnais pour un homme d'esprit, tu es à peu près la seule personne que j'aie aimée de ma vie, tu vois qu'il y a mille à parier contre un que nous ferons de bonnes af-

fares... Tu peux dès ce moment disposer aveuglément de mon crédit.

— Ma foi, cher cousin, m'empressai-je de répondre tout en essayant de conserver un air d'indifférence, quoique le cœur me battît violemment, ma foi, cher cousin, j'accepte avec d'autant plus de plaisir ton offre, qu'elle arrive on ne peut plus à propos. J'ai justement un service à te demander.

— Au moins, tu ne perds pas de temps !
Et lequel, cousin ?

— D'abord, de t'emparer des chevaux que l'on te refuse...

— Me refuser quelque chose à moi ! dans ce département ? Allons donc ! tu rêves.

— C'est pourtant comme j'ai l'honneur de te le dire ! Un officier de gendarmerie s'est emparé de ces chevaux pour opérer le transport de plusieurs prisonniers qu'il escorte ; or, cet officier prétend que l'autorité militaire l'emportant sur l'autorité civile, tu n'as qu'à attendre que ton attelage soit reposé, mais qu'il ne te cédera pas le sien...

— Ah ! il prétend cela, l'officier de gendarmerie !... répéta Jouveau en mordant sa moustache avec colère ; mais il pourrait bien se tromper, l'officier ! Tiens, cousin, fais-moi le plaisir de lui porter ces

deux lignes. Si cela ne suffit pas, j'aurai recours à un autre moyen.

— Et la faveur que j'ai à te demander? dis-je en prenant le feuillet que Jouveau venait de griffonner, puis d'arracher de son portefeuille.

— Nous en reparlerons tout à l'heure. L'important pour le moment, c'est que ce gendarme si fier de son uniforme sache que je veux avoir les chevaux dont il s'est emparé. Dépêche-toi; s'il était parti, tu courrais après lui.

Je renfourchai aussitôt la rossé qui m'avait déjà servi, et m'élançai, la joie et

l'espérance au cœur, vers la maison de réclusion.

A peine fus-je hors la vue de Jouveau, que je lus le billet qu'il venait de me remettre. Il contenait ces simples mots :

« Fichu canaille! qui veux t'opposer à la mission dont je suis chargé par la Convention, tu es donc un conspirateur? Tes chevaux ou la mort!

— Ma foi, pensai-je après avoir pris connaissance de ces lignes dignes de Tacite, il est probable que ce pauvre M. de N*** ne partira pas aujourd'hui de Sauve. Qui sait! le proverbe prétend que « qui a

terme a vie » ; le proverbe pourrait bien avoir raison .

Le lieutenant de gendarmerie , après avoir jeté les yeux sur le billet , ne put dissimuler sa mauvaise humeur ; mais prenant aussitôt son parti :

— Nous ne partons pas aujourd'hui , dit-il en se retournant vers ses gendarmes ; qu'on reconduise les accusés en prison .

N'ayant, le lecteur le comprendra sans peine, ni temps à perdre, ni compliments à attendre de la part de l'officier, pour la façon dont j'avais rempli ma mission au-

près de mon cousin Jouveau, je m'empressai de m'éclipser sans bruit.

— Maurice ! m'écriai-je en apercevant le jeune homme qui venait d'abandonner un moment sa tante aux soins des braves gens qui l'avaient recueillie, pour accourir rassurer son oncle ; Maurice, les moments sont précieux ! Pas de questions, je vous prie, mais des réponses précises.

— Parlez, me dit Maurice avec émotion.

— Votre oncle est-il riche ?

— Oui, me répondit-il, sans entrer dans aucune explication pour se conformer à mon ordre.

— Peut-il disposer d'une somme de cent louis en or ?

— Oui.

— Très bien : plus un mot. Je n'ose vous affirmer que votre oncle soit sauvé, mais cependant je puis vous assurer que sa position s'est singulièrement améliorée depuis un quart d'heure. A revoir. Allez m'attendre à l'auberge. Que Dieu vous protège !

En parlant ainsi, je remontai à cheval et m'en fus, laissant le jeune homme en proie à une anxiété qui, il me l'avoua par la suite, lui fit douter un moment de sa raison.

— Eh bien ! me cria Jouveau d'aussi loin qu'il m'aperçut, le gendarme s'est-il révolté ?

— Non, cousin. Il paraît, au reste, que ton billet était rédigé de main de maître, car à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il donna l'ordre de dételer.

— Cela prouve que cet officier est un garçon d'esprit. Ainsi je puis continuer mon voyage ?

— Rien ne s'y oppose, cousin, si ce n'est cependant qu'il est l'heure de déjeuner, que je meurs de faim, et que si tu voulais bien l'arrêter à Sauve une heure ou deux,

tu trouverais en moi un convive digne de te tenir tête.

— Je ne demanderais pas mieux, mais je suis tellement pressé... Au fait, la République ne me décernera pas une médaille d'or parce que j'arriverai là où l'on m'attend une heure ou deux plus tôt ou plus tard!... Va pour le déjeuner.

Ce que j'avais prévu et espéré arriva, c'est-à-dire que mon cousin Jouveau ou Curtius, lorsqu'il eut vidé deux bouteilles de vin, devint d'une humeur charmante.

— A propos, cousin, me dit-il, quelle est donc cette faveur que tu avais à me demander?

— Oh ! ce n'est pas grand'chose, lui répondis-je, voici le fait en deux mots : ma bourse est à sec et je voudrais en combler le vide !

— Ah diable ! tu appelle ça pas grand'chose, toi ? s'écria Jouveau dont le visage épanoui se rembrunit aussitôt ; tu ne sais donc pas, cousin, que l'argent est pour moi la moitié de la vie ? Non, que je sois avare, tout au contraire ; mais dans le système de bien-être que je me suis créé, je fais figurer en première ligne une fortune solide et indépendante. Un homme qui ne possède pas des revenus à Paris, a, d'ordinaire, l'esprit inquiet et tourmenté : or, rien ne nuit à la jouissance et au plaisir comme la préoccupation. Je me suis donc

imposé pour règle de conduite de mettre le plus possible de côté jusqu'à ce que j'arrive au chiffre que je me suis fixé. Alors, je mangerai mes revenus en entier... D'ici là.....

— Cousin, dis-je en interrompant Curtius, si tu avais pris la peine de m'écouter jusqu'au bout, tu te serais évilé bien des frais d'éloquence! J'ai besoin d'argent et je désire en gagner; mais mon intention n'a jamais été de t'en emprunter...

— Vrai!... Touche là! Je ne sais si je me trompe, mais il se trouve que depuis ta conversion aux bons principes, ton esprit s'est singulièrement développé... C'est

donc une affaire que tu veux me proposer?

— Oui, cousin, il s'agit justement d'une affaire.

— Pour laquelle tu as besoin de mon crédit?

— C'est cela! Au reste, je t'aime trop pour vouloir me servir de toi sans que tu y trouves ton profit. Ta part de gain sera même de beaucoup plus forte que la mienne.

— Cousin, il me semble en ce moment, tant mon cœur se sent porté pour toi, que

nous sommes encore aux beaux jours de notre enfance! Ainsi, la plus grande partie du gain me reviendra, dis-tu? Précise un peu les faits, et entre franchement en matière? Je ne puis t'exprimer à quel point ton exposition me paraît intéressante! Passons aux développements : je suis tout oreilles.

— Mon cher Curtius, voici en peu de mots ce dont il s'agit : Hier, le comité révolutionnaire du district a donné l'ordre d'appréhender au corps et de diriger sur Paris un certain ex-lieutenant criminel du nom de N*** La cause de cette arrestation est une dénonciation calomnieuse dont il sera facile de justifier...

— Diable! dit Curtius en s'interrom-

pant, un ex-lieutenant criminel ne peut être que coupable, car le peuple aime beaucoup à voir exécuter ces sortes de gens. Quant à moi, je garde toujours en réserve quelques employés de l'ancien régime pour les jours où les provisions de grains manquent... As-tu fait valoir ces considérations à ton protégé?... Vraiment j'ai peur que tu n'aies encore emmanché cette affaire avec une déplorable bonhomie, ou que tu aies laissé voir le fond de ta bourse sans fonds!...

— Cousin, tu me fais injure, m'écriai-je. Écoute-moi donc avant de me juger, D'abord, et avant tout, je dois repousser avec indignation ce mot de protégé que tu viens d'employer pour désigner mon

client. Je protège mes intérêts, et voilà tout...

— Très bien, cousin... Ta métamorphose me comble de surprise et de joie... Continue. Je commence à croire que tu me vaux presque...

— L'ex-lieutenant criminel N***, continuai-je, est un original qui préfère monter sur la guillotine à entrer en transaction; c'est donc avec son neveu, jeune homme plein de franchise et de naïveté, que j'ai dû traiter.

— Ah! ah! on ne peut mieux.

— Ce neveu que j'ai effrayé en lui fai-

sant une peinture effroyable de la guillotine, m'a promis, si j'obtenais la mise en liberté de son oncle, de me rendre une visite à l'auberge où je demeure, et d'oublier en sortant cent louis sur la cheminée de ma chambre !

— En or, et non en assignats ?

— Jouveau, m'écriai-je d'un ton de reproche, il faut que tu aies une bien mauvaise opinion de moi, pour m'accabler ainsi d'insultes ! J'ai stipulé en louis d'or, et j'ai même eu soin de faire remarquer que, n'étant pas un agioteur, je n'accepterais ces louis qu'au taux de vingt-quatre livres, et sans tenir compte du change

extraordinaire auquel l'or est côté aujourd'hui, vu sa rareté !

— Tu as songé au change, s'écria Jouveau en me sautant au col et en m'embrassant. Cousin, tu es un garçon d'avenir, et tu arriveras à tout ! Si jamais tu devenais ministre, je me recommande à toi. Quant au cent louis jé les refuse.

— Tu les refuses, répétai-je, en ne pouvant cacher la stupeur que me causa cette réponse.

— Sans hésiter, cousin ! Ecoute-moi à ton tour ! Que ton ex-lieutenant criminel soit coupable ou non, peu importe ; la question n'est pas là. La véritable fa-

con d'envisager l'affaire est celle-ci : Quels profits peut-on retirer, politiquement parlant, de l'exécution d'un magistrat ayant appartenu à l'ex-monarchie ? à quels dangers s'expose-t-on en le sauvant ? Je trouve, moi, que les avantages qu'offre la mort d'un semblable personnage sont très grands : c'est une queue de chien d'Alcibiade que l'on coupe juste à l'heure où la curiosité publique s'acharne après une de vos actions que vous ne tenez pas précisément à expliquer.

C'est un moyen certain de distraire le peuple le jour où la ration de pain diminue de poids et baisse de qualité ; une distraction infaillible à l'heure où l'on reçoit la nouvelle d'un désastre militaire, etc., etc.

A présent quant aux dangers auxquels je m'expose en escamotant la tête de ton client au bourreau, je t'avouerai franchement, entre nous, qu'ils sont à peu près nuls.

Mais au total, comme ils pourraient exister, il faut en tenir compte comme s'ils existaient. Or, jouer sa liberté et son existence pour cent louis, quand on occupe déjà une position sociale agréable, ce serait le fait d'un fou... Voilà, il me semble, des considérations que tu aurais dû faire valoir auprès du neveu candide et naïf qui t'a offert les cent louis.

— Je ne me dissimule pas, cousin, répondis-je, en affectant de rire, que je ne

suis encore qu'un faible diplomate en comparaison de toi. La bonne volonté ne me manque certes pas ; mais je pêche par la pratique. Toutefois, permets-moi d'essayer de répondre aux objections sur lesquelles tu fondes ton refus.

— Inutile; cher ami, me répondit, Curtius. Je ne reviens jamais sur une résolution prise.

— Ainsi, dis-je en faisant un violent effort sur moi-même, pour dissimuler mon douloureux désappointement; ainsi, je dois renoncer à l'espoir de voir ma bourse perdre cette légèreté qui me désespère, et me retire mon aplomb!

— Parbleu ! c'est justement là, cousin, où est toute la question. Tu m'apportes une affaire de cent louis, mais tu ne me proposes pas cent louis !... Après tout, quelles sont tes prétentions ?

— Moi, cousin, répondis-je, j'ai absolument besoin de vingt-cinq louis !

— C'est-à-dire que tu ne m'en laisses que soixante - quinze... Ce n'est pas assez. Si le neveu candide et ingénu, dont il a déjà été parlé entre nous, voulait porter la somme à cent cinquante louis et toi te contenter de quatre cents livres, alors je ne dis pas...

— Ah ! Jouveau, m'écriai-je d'un ton

de tendre reproche, peux-tu bien me marchander pour une semblable bagatelle, et m'exposer à perdre cette bonne aubaine, que le hasard m'envoie si à propos ! Tu ne m'aimes donc pas !

— Vraiment tu m'attendris, cousin ! Eh bien, oui, je consens en faveur de l'amitié qui nous unit, à te laisser cinq cents livres... mais à une condition, c'est que le neveu me comptera, pour moi, en or, cent vingt-cinq louis. C'est à prendre ou à laisser.

— J'ai bien peur que l'on ne me refuse, répondis-je en jouant la mauvaise humeur ; enfin je vais voir !...

En parlant ainsi je me levai de table, mais au moment où j'allais § sortir, Jouveau me rappela.

— Voilà une excellente idée qui me vient, cousin, me dit-il, veux-tu, pour forcer la main au neveu, que je le fasse arrêter! J'ai justement sur moi plusieurs mandats signés en blanc?

— Faire arrêter Maurice! m'écriai-je, prêt à laisser échapper mon indignation.

— Dame! — me répondit froidement Curtius-Jouveau — c'est une galanterie que je veux bien te faire. Tu conçois que pourvu que je touche mes cent vingt-

cinq louis, je n'ai rien de plus à réclamer !

— C'est que, vois-tu, cousin, ce jeune homme m'a l'air d'être têtue comme son oncle... Une fois arrêté, il ne paierait plus... Laisse-moi mener cette affaire à ma guise...

— Je t'accorde un quart-d'heure, pas plus.

— Soit, un quart-d'heure me suffira, répondis-je en m'en allant.

CHAPITRE XXII

Maurice, que je trouvai à l'auberge, où il m'attendait, ne put retenir une exclamation de désespoir en apprenant les exigences de mon cousin.

— Mon oncle et moi, en réunissant nos bourses, nous ne pouvons disposer de plus de cent louis, me dit-il. Si ce Curtius nous accordait vingt-quatre heures!

— Hélas! Curtius doit repartir tout à l'heure!

— Oh! s'écria Maurice, toucher de si près à la réussite, tenir l'existence de mon oncle entre les mains et le laisser mourir!... Non, cela n'est pas possible! Mon ami, mon frère, conduisez-moi, je vous en supplie, près de votre cousin.

— Je le veux bien, mais je doute que vous obteniez de lui la moindre concession, répondis-je au jeune homme en pas-

sant mon bras sous le sien : n'importe, allons !

Nous trouvâmes, Maurice et moi, en arrivant, l'illustre Curtius occupé à écrire. En nous voyant entrer il se contenta de nous adresser un léger signe de tête et continua son travail sans se déranger et sans s'inquiéter davantage de notre présence.

Enfin, repoussant après cinq minutes son fauteuil de la table devant laquelle il était assis :

— Qu'y a-t-il pour votre service, ci-

toyens, nous demanda-t-il d'un air glacial.

— Citoyen, lui répondis-je en prenant un ton officiel, ce jeune homme que je te présente est le neveu de l'ex-lieutenant criminel de N*** actuellement arrêté...

— Comme le seront bientôt tous les ennemis de la République, dit Jouveau en achevant ma phrase à sa guise. Eh bien ! en quoi cette arrestation me concerne-t-elle ?

— En ce que tu m'as fait espérer, citoyen, continuai-je, la mise en liberté de ce lieutenant criminel si, après avoir exa-

miné les charges qui pèsent sur lui, tu le trouves innocent du crime dont il est accusé.

— J'ai examiné le dossier de ce prévenu, dit lentement Curtius, et je sais à quoi m'en tenir sur son compte.

— Alors mon oncle est sauvé ! s'écria Maurice avec élan.

— Vous croyez ? répondit Curtius d'un air narquois. Jeune homme, vous parlez fort légèrement de choses bien graves.

Craignant qu'une imprudente exclamation de Maurice ne vînt faire échouer la

négociation entamée, et jugeant qu'il n'y avait pas une minute à perdre, je me hâtai de prendre la parole.

— Curtius, dis-je à mon cousin, le citoyen Maurice s'engage sur l'honneur à ne jamais révéler ou laisser transpirer un mot de la conversation que nous avons en ce moment, quel qu'en soit le résultat. Ainsi, parlons peu, mais parlons bien.

Jouveau, sans me répondre, fixa Maurice d'un regard scrutateur, puis, tout à coup, et brusquement :

— Quel âge avez-vous, jeune homme ?
lui demanda-t-il.

— Vingt-deux ans, citoyen.

— A cet âge, lorsqu'on regarde bien en face, comme vous le faites, ceux à qui l'on parle, et que l'on n'est pas entré dans la carrière politique, on sait encore respecter sa parole, reprit Jouveau. — Je puis donc compter sur la vôtre, si vous voulez l'engager.

— Sur mon honneur, monsieur, dit alors Maurice avec dignité, je ne révélerai ou ne laisserai jamais transpirer un mot de cette conversation, dût même cette révélation ou ce mot me sauver la vie.

— C'est bon, reprit Curtius en chan-

geant de ton. Eh bien, alors, jeune homme, comptez-moi, sur le champ, vingt-cinq louis en or, donnez cinq cents livres à ce brave adjudant, qui nous a aidé à faire connaissance, et, dans une heure, votre oncle sera libre.

— Citoyen, il m'est impossible de satisfaire à l'instant même aux conditions que vous m'imposez ; mais si vous voulez bien m'accorder un répit de vingt-quatre heures, je vous jure que je vous remettrai, avant que ce temps soit écoulé, la somme que vous demandez !

— Vraiment, je ne devrais pas me laisser aller avec une telle facilité aux élans

de mon cœur, dit Jouveau; mais votre physionomie me revient, et je me sens porté malgré moi à vous accorder votre demande. Ainsi, voilà qui est convenu : d'ici à vingt-quatre heures vous m'apporterez vous-même, à l'endroit que je vous désignerai, mes vingt-cinq louis, et vous remettrez à notre brave adjudant ses cinq cents livres. A présent un dernier mot : vous faites-vous fort d'obtenir des voisins de votre oncle un certificat collectif qui témoignera de son patriotisme? Cette formalité m'est indispensable, car elle met ma responsabilité à couvert.

— Tous ceux qui connaissent mon oncle l'aiment, l'estiment et sont prêts à signer que jamais homme n'a porté plus

loin que lui le respect de la loi. Je vous répons de ce certificat. Mais quand verrai-je mon oncle ?

— Avant une heure. Tenez, voici un ordre d'élargissement signé en blanc par mon représentant ; mettez-y le nom de votre oncle et portez-le à la prison.

Maurice se saisit, avec un empressement que le lecteur comprendra sans peine, de l'ordre d'élargissement, et s'en fut avec en courant.

— Si ce jeune homme était âgé de quatre ans de plus, je ne me serais pas fié à lui, me dit Jouveau. Je ne fais jamais d'affaires à crédit, qu'à coup sûr ; mais à re-

voir, cousin, il faut que je me remette en route. Embrassons-nous une dernière fois, et n'oublie point que tu as en moi un ami dévoué à la vie et à la mort, que tu trouveras toujours prêt à t'obliger. Je serai de retour à Marseille dans quatre jours; viens m'y rejoindre le plus tôt que tu pourras; je te garantis de beaux bénéfices.

Une fois que la chaise de poste qui emportait Jouveau eut disparu, je m'empresai de courir à la prison.

La première personne que je rencontrai fut l'ex-lieutenant criminel qui en sortait.

— Voici votre libérateur, mon oncle, lui dit Maurice d'un air froid et gêné, en me désignant à lui par un signe de tête.

M. de N***, avec une vivacité dont je ne l'aurais pas cru capable, se jeta aussitôt à mon col et m'embrassa à plusieurs reprises.

— Ah ! (monsieur, me dit-il, vous ne pouvez vous imaginer ce que j'ai souffert depuis hier... Croyant mon malheur inévitable, je ne voulus pas laisser éclater une douleur inutile et qui eût assombri encore davantage le sanglant souvenir que léguait ma mort à ceux que j'aime... Mais je souffrais à cette pensée d'abandonner ma fa-

mille, oh ! je souffrais comme il n'est pas donné à la parole de l'exprimer.

L'excellent de N*** me quitta alors pour courir auprès de sa femme, déposée mourante, le lecteur doit s'en souvenir, dans une maison voisine de la prison.

— Restez un moment avec moi, je vous prie, monsieur, dis-je à Maurice en le voyant se disposer à suivre son oncle, j'ai à vous parler.

— Maurice, continuai-je en remarquant son indécision, un service rendu vous pèse-t-il donc à ce point que vous ne puissiez supporter la vue de l'homme qui a

été assez heureux pour vous venir en aide? Dieu m'est témoin que je ne tiens aucunement à la reconnaissance de ceux que le hasard me met parfois à même d'obliger, et que mes reproches à votre égard ne me sont pas dictés par l'amour-propre. Seulement, Maurice, je vous estimais et votre ingratitude m'est douloureuse et pénible, en ce qu'elle m'arrache violemment une illusion. A présent, adieu! nous ne nous connaissons plus.

— Mais permettez, monsieur, dit le jeune homme de plus en plus embarrassé, en me saisissant par le bras, vous ne pouvez vous éloigner ainsi!... Vous oubliez...

— Quoi donc? demandai-je en voyant Maurice hésiter et garder le silence.

— Les cinq cents livres que je vous dois et que vous aviez bien voulu m'accorder vingt-quatre heures pour vous payer, me répondit-il d'une voix sourde et en baissant la tête.

— Les cinq cents livres que vous me devez ! répétais-je en me sentant pâlir de colère. Ah ! je comprends à présent et votre gêne et votre froideur vis-à-vis de moi ; vous m'avez pris pour un spéculateur de sang humain ! Vous avez cru que je m'étais associé à Curtius !... Maurice, pour être tombé dans une pareille erreur, pour n'avoir pas compris qu'en affectant de me rendre complice d'un misérable, je n'avais en vue que le salut de votre oncle, il faut que vous n'ayez dans le cœur

ni grandeur, ni générosité, ni dévouement... Je vous plains... Adieu...

A mesure que je parlais, je voyais la rougeur de la honte s'épaissir de plus en plus sur le front du jeune homme; enfin, lorsque je lui dis adieu :

— Oh ! pardon, mon frère, s'écria-t-il en se précipitant à son tour dans mes bras, oh ! pardon ! Je suis, je l'avoue, un fou, un misérable; d'avoir pu concevoir une telle opinion de vous ! Que voulez-vous ? Mon imagination a été tellement épouvantée par le cynisme de ce Curtius, qu'il n'y a pas à s'étonner que j'aie un moment, trompé par l'apparence de votre complicité, douté de votre désintéresse-

ment. A quelles excuses, à quelles humiliations ordonnez-vous que je descende pour obtenir de vous mon pardon ? Parlez, j'obéirai.

Il y avait un tel regret dans la voix et dans la contenance du jeune homme, que je me contentai pour toute réponse de lui tendre la main.

La paix faite, nous nous empressâmes, Maurice et moi, de rejoindre M. de N***, que nous trouvâmes tout en pleurs, agenouillé aux pieds du lit où reposait sa pauvre femme.

— Eh bien ! mon oncle ? lui demanda Maurice avec anxiété.

— Hélas ! mon ami, lui répondit-il d'une voix brisée par la douleur, c'eût été trop de bonheur de nous retrouver tous heureux ensemble !

— Ma tante serait-elle donc en danger ?

— Ecoute-la et frémis ! dit l'ex-lieutenant-criminel, en étendant le doigt vers la malheureuse femme qui venait de se lever à moitié, et qui partant d'un éclat de rire strident et nerveux, se mit à frapper entre ses dents le *Ça ira* !

— Ma tante ! ma tante ! revenez à vous ! s'écria Maurice.

— Elle ne t'entend pas, Maurice. Ne vois-tu pas que le souffle du malheur, en passant sur son intelligence, l'a desséchée, dit N*** en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. Ta tante n'appartient plus à ce monde que par la souffrance physique... sa raison a disparu!

— Folle! Ah! mon Dieu!

A cette révélation, qui me produisit une impression que je ne saurais rendre, j'allais prendre la main de Maurice pour l'entraîner loin de ce douloureux spectacle, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit et qu'un homme vêtu de noir entra dans la pièce où nous nous trouvions : c'était un médecin.

Après s'être enquis des causes qui avaient produit la maladie de madame N***, et lui avoir prescrit une potion calmante, le praticien se retira, je le suivis.

— Eh bien, docteur, lui dis-je, que pensez-vous de l'état de cette pauvre infortunée? Entrevoyez-vous le moyen de la rappeler à la raison?

— Si d'ici à demain la fièvre cérébrale ne se déclare pas, dans deux jours la citoyenne sera hors de danger, me répondit-il. Quant à cette folie apparente qui vous a si fort effrayé il n'y a pas à s'en inquiéter, c'est tout bonnement du délire.

Je ne puis dire la joie que me causèrent ces paroles ; et, en effet, le docteur ne se trompait pas dans son pronostic, car le lendemain madame N***, après une nuit assez calme, se réveilla, faible encore, mais complètement revenue à la raison ; seulement, il fallut user de grands ménagements pour lui apprendre la délivrance de son mari. Complètement rassuré sur le sort de cette intéressante famille, je pris le soir même congé de M. N*** et de Maurice, malgré les vives instances qu'ils firent pour me retenir, et je me remis en route.

Deux heures après mon départ de Sauve et après avoir parcouru un pays pierreux, aride et sec, j'atteignis le délicieux vallon

de Saint-Hippolyte. Une magnifique prairie et une forêt, pour ainsi dire, d'arbres fruitiers, que je traversai, me conduisirent à la ville.

L'aspect des rues de Saint-Hippolyte est frais, gai, riant, et j'aurais gardé un agréable souvenir de mon passage dans cette ville, sans une scène, fort commune à notre époque, à laquelle j'assistai, je veux parler de la distribution de pain, nommée distribution d'étape, que l'on était en train de faire lorsque j'entrai à l'auberge. Rien de triste et de navrant comme cette longue file de gens des deux sexes et de tous les âges, qui, pâles de visage et exténués par les privations et par les fatigues, attendaient avec une résignation

douloureuse et forcée la maigre pitance qui devait les empêcher de mourir de faim.

Jeunes petits-mâîtres, vieux gentils-hommes, marchandes de fruits, tanneurs, marquises, forgerons, etc., se pressaient et se coudoyaient dans ce long pèle-mêle afin de ne pas manquer à l'appel de leurs noms que le secrétaire de la commune appelait d'un air emphatique et comme s'il se fût agi de remettre à chaque citoyen un prix extraordinaire ou un gros lot gagné à une loterie.

L'officier municipal, armé d'un grand couteau et le corps ceint d'un tablier en

cuir, surveillait la pesée et divisait lui-même les morceaux de pain.

. Ma feuille de route visée, et ayant soigneusement empaqueté dans mon sac les huit onces de pain que j'obtins pour ma ration, je me remis en route, et j'arrivai bientôt à Ganges.

CHAPITRE XXIII

Je me souviens d'avoir lu au collège dans mon cours de géographie que Ganges est une ville manufacturière fort animée, qui possède des fabriques de bas et de bonnets : je ne sais si le cours de géogra-

phia a été fait fort légèrement ou si la révolution, ce qui me paraît plus probable, a complètement changé l'ancien état de choses, toujours est-il que quand je traversai Ganges, toutes les boutiques étaient fermées et qu'un morne silence régnait dans la ville.

Un perruquier, dans la boutique duquel j'entrai pour me faire raser, m'apprit, par sa conduite et par ses propos, à quel point l'esprit révolutionnaire avait fait des progrès dans cette petite ville jadis exclusivement adonnée à l'industrie.

C'était un jour de décade : aussi, la boutique du Frater était-elle pleine de clients de toutes sortes, d'autant plus que, depuis

l'établissement de l'égalité, les barbiers refusaient de se rendre en ville; les vieillards impotents étaient tenus de se faire transporter chez ces derniers, s'ils voulaient ne pas porter des barbes semblables à celles des anciens augures.

Une dizaine de personnes assises sur un banc adossé le long du mur attendaient leur tour de rôle, pendant que le perruquier, tenant une de ses pratiques la tête renversée en arrière et la figure couverte de mousse de savon, pérorait, en agitant son rasoir en l'air, sur les événements de la décade.

— Ah! disait-il, je ne veux pas médire de la guillotine, mais je trouve cependant

que cette invention laisse beaucoup à désirer. Nous autres barbiers patriotes ferions plus de besogne en une heure que l'instrument de Guillotin en un jour! Supposez, par exemple, que le citoyen que je suis en train de raser en ce moment soit un aristocrate et un fédéraliste, ziste! Un léger coup de rasoir, et voilà un dangereux coquin de moins.

Le barbier, en parlant ainsi, pour donner plus d'énergie et plus de clarté sans doute à sa démonstration, passa vivement le dos de son instrument sur le col de la pratique qui, sentant le froid de l'acier, poussa un cri terrible et manqua de tomber de dessus sa chaise par terre.

De grands éclats de rire accueillirent cette belle plaisanterie. Le patient, car ce maheureux barbier se servait de ses rasoirs avec une telle maladresse, que ses pratiques sortaient de ses mains avec le visage en sang ; le patient dis-je, expédié, un vieil homme complètement chauve prit sa place.

— Pourrais-tu, citoyen, dit-il au barbier, me mettre un peu de poudre d'amidon sur la tête, pour remplacer la perruque que mes principes républicains m'empêchent de porter ?

— De l'amidon, répéa le barbier d'un air indigné. Ah ! tu te lances donc aussi dans le luxe, père Jérôme ! Prends garde

à toi ! Au reste, quand bien même, foulant aux pieds ma rigidité, je consentirais à me rendre à ta demande, cela me serait impossible ; voilà plus de dix mois que pas une once d'amidon n'est entrée dans ma boutique.

— Eh bien ! alors, citoyen, reprit le vieillard, remplace l'amidon par un peu de farine.

— De la farine ! Me prends-tu donc pour un traître ! Te figures-tu que je m'en vais prodiguer la nourriture du peuple pour satisfaire ta ridicule coquetterie !

— Mais, citoyen, l'air, en frappant sur ma tête dégarnie.

— Tais-toi, imprudent ou conspirateur! Apporte-moi, si tu le veux, de la farine-folle avec un certificat du maire, visé par l'administration du district, qui constatera que c'est de la farine-folle, et alors je te saupoudrerai à ta guise!

Ne voulant pas avoir avec ce barbier une querelle ridicule, en sentant que la patience commençait à m'échapper, je sortis de la boutique sans dire un mot, et me remis de suite en route.

A partir de la charmante petite ville de La Vigan où j'arrivai peu après, le pays désert et aride, que j'avais parcouru jusqu'alors, se changea en une terre fer-

tile et couverte d'une admirable végétation.

Dégoûté des centres de population qui ne m'offraient que le triste spectacle des mauvaises passions humaines, sous leur côté le plus mesquin, je résolus d'éviter, autant que possible, le séjour des villes et d'entrer dans la montagne. En effet, à partir de Merneys je m'enfonçai dans les Cévennes.

J'ignore quel destin me réserve l'avenir, mais je doute que jamais, le sort me combât-il de toutes ses faveurs, je puisse passer des heures plus douces et plus agréables que celles que me procure l'accomplissement de mon projet.

Je ne puis rendre l'impression enivrante de bien-être que j'éprouvai lorsque parcourant, libre et joyeux, les solitudes de la montagne, je songeais qu'autour de moi régnait la trahison, la violence, l'espionnage, et que, tranquille et insoucieux, j'admirais les beautés de la nature. L'égoïsme peut-être pour beaucoup dans mon bonheur, qu'importe! Cet égoïsme était si innocent, et mon bonheur si grand!

C. J. Meun

Il m'était impossible, lorsque ma pensée, s'appesantissant par moment sur le sort de la France, de comprendre, en présence des magnifiques et riants paysages qui s'étendaient devant mes yeux, comment les hommes se donnaient tant de mal pour se

rendre misérables, lorsque le bonheur leur eût été si facile.

Ce profond dédain pour les ambitions, les fureurs et les violences humaines, que me faisait éprouver la vue de la nature, m'explique comment et pourquoi les montagnards des Cévennes avaient repoussé jusqu'à ce jour, avec une inébranlable opiniâtreté, les principes de la révolution.

Au reste les habitants des Cévennes, avec ce remarquable bon sens, qui est presque toujours la conséquence d'une vie simple et fructueusement employée, avaient compris que s'opposer par la force à la marche des idées nouvelles, eût été

attirer sur leur pays la ruine et la persécution. Lorsque l'administration du district leur dépêchait ses commissaires ils recevaient ceux-ci avec toute l'apparence d'une grande joie, les hébergeaient avec une simplicité peu ordinaire, les flattaient à outrance, semblaient se pâmer d'aise en écoutant leurs discours, et finissaient par les renvoyer on ne peut plus satisfaits de leur patriotisme.

Le lecteur se tromperait beaucoup si, jugeant les montagnards des Cévennes d'après la façon dont ils agissaient envers les commissaires républicains, il leur attribue de la fausseté dans le caractère. Ces montagnards ne montraient qu'un grand bon sens, ou pour être exact, qu'un profond mépris pour ces agents.

Au reste, quoique mon uniforme de soldat républicain eût dû me faire tenir en méfiance, partout où je frappai je reçus une hospitalité pleine de roudeur et de franchise. Ces braves gens comprenaient bien vite, à ma façon de m'exprimer, que j'étais un honnête homme, incapable de les trahir.

J'étais parti un matin de fort bonne heure afin d'arriver avant la tombée de la nuit à Mende, où je comptais coucher, lorsqu'à la vue de plusieurs plantes assez rares, je quittai le sentier que je suivais et m'enfonçai dans la montagne.

La botanique et la minéralogie ont toujours été mes passions favorites ; le lecteur

ne s'étonnera donc pas qu'entouré de trésors, comme je l'étais alors, je ne songeai plus à mon itinéraire.

Bourrant de plantes et d'échantillons de pierre mon sac, hélas! à peu près vide de provisions, je ne m'arrêtai dans mes recherches que quand la fatigue et la faim m'attaquaient ensemble avec une certaine violence.

M'asseyant au pied d'une grande roche, qui me garantissait des rayons du soleil, alors dans son plein, je tirai d'un linge humide où il était soigneusement enveloppé un morceau de pain qui pesait à peu près cinq onces et constituait, avec quel-

ques figues, toutes mes provisions, puis je me mis à dîner.

J'attaquais avec une modération calculée, afin de me tromper moi-même sur la petite quantité de mes provisions, mes cinq onces de pain et mes figues, lorsqu'il me sembla entendre un léger bruit dans les broussailles et les fougères qui m'environnaient.

En effet, presque aussitôt je vis sortir du milieu d'un fourré un tout jeune homme fort élégamment vêtu, et qui, à mon aspect, ne put retenir un cri de surprise.

Le fait est qu'avec mon uniforme cou-

vert de poussière et déchiré en maint endroit, mes chaussures raccommodées avec des ficelles, mes grandes moustaches et ma barbe inculte, je ne devais inspirer que fort médiocrement la confiance.

Remarquant l'hésitation du tout jeune homme, je me mis à rire et, lui adressant la parole sans quitter ma place :

— Citoyen, l'habit ne fait pas le moine, comme dit le proverbe ; j'ai l'air d'un gueux, j'en conviens ; mais je suis un officier du régiment de la Côte-d'Or. Si vous désirez partager mon repas, asseyez-vous à mes côtés. Il me reste encore quatre figues et près de deux onces de pain.

Si vous tardez cinq minutes à accepter, il ne restera plus rien du tout !

Le jeune homme, rassuré par la façon joyeuse dont je lui avais parlé, se mit à son tour à sourire.

— Je ne vous cacherai pas, citoyen, me répondit-il, qu'à la première vue, je vous ai pris pour un fédéraliste en fuite, et que vous m'avez assez fort effrayé. Puis-je vous demander quelle route vous suivez ?

— Je compte aller coucher ce soir à Mende.

— Aller coucher ce soir à Mende ! ré-

péta le jeune homme, vous n'y songez pas, Savez-vous à quelle distance vous êtes de cette ville ?

— Ma foi non ! A deux ou trois lieues, j'imagine..

— Vous êtes loin de compte. A sept lieues.

— Est-il possible ! Mais alors j'ai donc reculé depuis ce matin au lieu d'avancer ?

— C'est probable ! vous vous serez égaré.

— Le fait est que je me suis amusé à

herboriser, et qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que dans la chaleur des mes recherches, je me fusse un peu écarté de ma route.

— Ah ! vous connaissez donc la botanique, mon officier ! me demanda le jeune homme avec étonnement.

— Beaucoup.

— Me permettez-vous d'examiner les plantes que vous avez recueillies ?

— Volontiers, répondis-je en vidant mon sac devant mon interlocuteur qui se mit aussitôt à genoux pour examiner ma

récolte plus à son aise, nomma chaque plante par son nom latin ; puis les divisant ensuite en deux tas distincts, me dit que je pouvais abandonner sans remords la moitié de ces plantes fort communes.

— Tiens ! mais citoyen, lui répondis-je, il me semble qu'au lieu de trouver un amateur, je suis en présence d'un professeur. Vous êtes bien jeune, cependant vous me paraissez fort instruit.

— On le dit, me répondit le jeune homme en riant.

— Et moi, j'en suis sûr. Mais parbleu, puisque le hasard vous envoie si à propos

sur ma route, et que vous savez tant de choses, il faut que vous me donniez un conseil. Je suis, m'avez-vous dit, à plus de sept lieues de Mende, or, je vous avouerai que l'idée de passer la nuit à la belle étoile, dans la montagne, ne me sourit que médiocrement : apprenez-moi ce que je dois faire.

— Vous devez, mon officier, remercier, en effet, l'heureux hasard qui m'a mis sur votre route, et me suivre.

— Vous suivre. Ma foi, avec plaisir ! Seulement me permettez-vous de vous demander où vous comptez me conduire ?

— J'ai le regret de ne pouvoir répondre

à cette question. Tout ce qu'il m'est permis de vous dire, c'est que vous aurez un excellent lit, un délicieux souper, que l'on vous fera un accueil fort gracieux, et que l'on ne vous demandera rien pour votre dépense !

— Ah ! ça, ne me contez-vous pas là une histoire tirée des *Mille et une Nuits*.

— Du tout ; je vous parle en connaissance de cause. Toutefois, je prendrai la liberté de vous prier, une fois pour toutes, en supposant que vous acceptiez mon offre, de ne plus m'adresser à ce sujet aucune question.

— J'accepte votre offre, et m'engage à

ne plus parler que de botanique, tant vous m'avez fait venir l'eau à la bouche et tant j'ai peur de manquer ce fameux souper et ce lit moelleux qui m'attendent.

— Alors, hâtons le pas; nous avons encore au moins deux lieues à faire.

— Dans quelle direction nous rendons-nous ?

— Là-bas, derrière ces montagnes que vous apercevez au couchant.

Après une marche de plus de quatre heures, car vu l'âpreté des chemins que nous parcourions, nous étions obligés à de

fréquentes haltes, nous arrivâmes à un bois de sapins et de hautes futaies, qui, placé sur le plateau d'une montagne, dominait une grande étendue de terrain.

— Tiens, voilà qui est plaisant, dis-je au jeune homme, aussi loin que la nuit qui se fait permet à mon regard d'atteindre, je n'aperçois pas une seule habitation. Il me semble cependant que nous avons déjà dû au moins franchir les deux lieues qui d'après vous, nous restaient seulement à faire!

— Aussi sommes-nous arrivés, me répondit mon jeune compagnon d'un air railleur.

— Ah ! bah ! c'est dans cette forêt que je dois trouver ce lit, ce souper et cet accueil si remarquables..

— Oui, dans cette forêt.

— Ma foi, je n'y comprends plus rien. J'avais bien raison, vous le voyez, de prétendre que vous me racontiez un conte des *Mille et une nuits*, répondis-je à mon jeune compagnon en le suivant dans la forêt, où il entra sans hésiter, quoiqu'il y régnât une nuit profonde.

Après avoir parcouru pendant environ cinq minutes, un sentier dont le sol ferme et battu me prouva qu'il devait être

souvent foulé par des piétons, j'aperçus à cent pas à peu près devant nous une lumière fixe et brillante.

Presque au même instant je me trouvai au milieu d'une vaste clairière.

— Je ne sais si je me trompe, dis-je à mon jeune compagnon, mais il me semble voir se détachant dans l'ombre et plus noir que la nuit, un imposant édifice...

— Vos yeux sont excellents, et ne vous trompent pas !

— Ah ça, savez-vous bien, continuai-je que si mon sac, au lieu de contenir des

échantillons minéralogiques et des plantes, renfermait une forte somme d'or, je ne serais pas sans inquiétude. Je me figurerais qu'abusant de votre extrême jeunesse et de vos bonnes manières pour captiver la confiance des voyageurs, vous êtes le complice d'une bande de brigands qui vous a chargé de lui amener des victimes.

— Pourquoi ne pas croire plutôt, me répondit mon compagnon en riant, que je suis l'envoyé de quelque jeune et adorable princesse tenue sous le joug d'un puissant et méchant magicien, et qui cherche un féal et preux chevalier pour la délivrer de son esclavage !

Tout en causant et en plaisantant ainsi,

nous avons continué d'avancer d'un bon pas, et lorsque mon jeune compagnon prononça ces derniers mots nous arrivâmes devant une grille qui défendait l'entrée de ce grand édifice que j'avais déjà aperçu.

— Où sommes-nous, et quel est ce château ? demandai-je plus sérieusement que je ne l'avais fait jusqu'alors à mon guide.

— Nous sommes, me répondit-il, arrivés au terme de notre voyage. Quant à ce château l'histoire de la province prétend qu'il a été bâti par les comtes de Gévaudan, et la tradition par le diable. C'est à vous, selon que votre esprit est plus ou moins porté au merveilleux, à choisir

celle de ces deux versions qui vous conviendra le mieux.

— Ma foi, par la nuit sombre qui nous enveloppe, je m'arrête à la seconde, à celle qui désigne le diable comme l'architecte de ce manoir.

Mon compagnon, sans me répondre, tira une chaînette en fer, qui pendait le long de la grille ; un timbre retentissant vibra dans l'air.

— Nous allons voir apparaître l'inévitable nain armé de sa trompe, qui vient ordinairement reconnaître les voyageurs, dis-je en riant.

Ma prédiction, je dois l'avouer, ne se réalisa que fort mal, car ce fut au contraire un grand coquin de sans-culotte, du moins à en juger par son costume, qui s'avança derrière la grille, une lanterne sourde à la main.

— Qu'y a-t-il pour votre service, citoyens? nous demanda-t-il d'une voix de stentor, et en portant sa main au sabre qui pendait à son côté.

— Dites à la citoyenne Rose que deux voyageurs lui demandent, pour cette nuit, l'hospitalité.

— Je n'ai besoin de voir aucune citoyenne pour savoir si je dois oui ou non vous ouvrir la porte, répondit d'une façon

brutsle le sans-culotte ; êtes-vous des patriotes ?

— Des patriotes enthousiastes ! dit mon compagnon, des ultra-révolutionnaires !

— Alors c'est bien, on va vous ouvrir.

— Vive la république ! s'écria le sans-culotte qui n'avait cessé, pendant toute la durée de ce dialogue, de diriger sur nous les rayons de la lanterne sourde qu'il portait à la main. En effet, la grille s'écarta devant nous en grinçant sur ses gonds, et nous pénétrâmes dans la cour du château.

— Mon ami, dit mon compagnon en s'a-

dressant de nouveau à notre interlocuteur, on aime généralement, malgré la fraternité et l'égalité qui règnent aujourd'hui, savoir et qui l'on reçoit et à qui l'on a affaire. Ce citoyen, ainsi que son uniforme te l'indique, est un officier, j'ajoute, si cela peut te faire plaisir, qu'il revient de l'armée où il s'est couvert de gloire et qu'il appartient au bataillon de la Côte-d'Or! Quant à moi je ne suis rien du tout, mais je me nomme Abel.

— Ah! c'est vous qui êtes M. Abel! s'écria le sans-culotte, qui, non-seulement abandonna aussitôt le tutoiement qu'il avait employé jusqu'alors vis-à-vis de nous, mais ôta encore vivement le bonnet phrygien qui lui couvrait la tête, et salua le jeune homme avec beaucoup de poli-

tesse et de déférence. Mon Dieu, monsieur, combien je regrette que vous soyez arrivé aussi tard..., car j'ai peur que ces dames ne soient couchées et ne puissent vous recevoir. Enfin, n'importe..., veuillez entrer un moment chez moi, pendant que j'irai m'informer si je dois vous introduire.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

